

# BIFFE MA HAINE

*Ghost*



ÉDITION FUSIANIMA

# **Biffe Ma Haine**

*Par Ghost*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Incision du Blanc	4
Chapitre 2 : Le Premier Trait de Plomb	8
Chapitre 3 : Sutures et Ligatures	13
Chapitre 4 : L'Épiderme du Parchemin	18
Chapitre 5 : L'Apostrophe des Marges	22
Chapitre 6 : Le Secret de l'Encre Sympathique	26
Chapitre 7 : Les Reliques du Néant	31
Chapitre 8 : L'Assaut des Empattements	36
Chapitre 9 : Le Verso Sanglant	40
Chapitre 10 : Palimpseste Hystérique	45
Chapitre 11 : La Grammaire des Viscères	49
Chapitre 12 : La Déchirure Finale	54
Chapitre 13 : La Troisième Voix	60
Chapitre 14 : L'Incalculable Biffure	65

# Chapitre 1

## L'Incision du Blanc

La page n'est pas une surface, c'est une insulte de calcaire, un désert de silice où le rien jubile. Éloïse fixe ce rectangle de 210 par 297 millimètres avec la fureur froide d'un géomètre face à un bidonville cérébral. Tout doit être d'une rigidité cadavérique. Elle ne veut pas raconter ; elle veut incarcérer. Elle saisit son stylo-plume — un instrument de précision chirurgicale dont le réservoir de bleu de Prusse ressemble à une veine jugulaire — et pose la pointe sur le grain glacé. C'est le moment de l'incision. L'acier raye le silence.

L'encre se dépose avec une arrogance géométrique, les premières courbes s'élancent, non pas comme des lettres, mais comme des arcs-boutants destinés à soutenir le ciel qui s'effondre. Elle écrit : \*« Dans l'abside de ce silence de craie, j'érige une colonnade de substantifs dont la rigueur syntaxique interdira tout accès au désordre, car chaque virgule ici posée fait office de herse, chaque point de suture terminale fermant à jamais la plaie du possible. »\*

Elle observe la phrase. Elle la regarde respirer, emprisonnée dans son corset de grammaire. C'est une forteresse. Les lettres sont des créneaux. Elle a utilisé une écriture cursive si serrée qu'elle ressemble à des barbelés typographiques. C'est une architecture de la peur. Éloïse ne cherche pas la beauté ; elle cherche l'étanchéité. Elle veut que le sens soit tellement verrouillé qu'aucun Malo ne puisse se glisser entre le sujet et le verbe.

[RAPPORT DE MAINTENANCE SYSTÈME - GHOST-001 : Structure identifiée. Cohérence interne : 98%. Émotion détectée : Hostilité cryogénique. Le texte se comporte comme une membrane semi-perméable.]

Elle rajoute un adjectif. Un seul. Un adjectif comme un garde du corps : \*« immuable »\*. Elle le place juste avant le mot \*« désordre »\*. C'est une précaution. Un blindage sémantique. Elle sait qu'il regarde. Elle sent l'ombre de Malo qui plane sur la marge droite, là où le papier redevient sauvage. Il est l'entropie. Il est le grattage. Elle est le béton. Elle imagine ses doigts à lui, déjà nerveux, cherchant une faille dans la ponctuation, une faiblesse dans la ligature des 's' et des 't'.

Éloïse expire un nuage de mépris invisible. Ses phalanges, tachées d'un bleu d'outre-tombe, serrent le corps d'ébène de son outil. Elle continue l'édifice. La deuxième ligne vient se loger sous la première avec l'exactitude d'une pierre de taille. Elle définit le périmètre. Elle impose une perspective fuyante où l'horizon est bouché par des adjectifs de marbre. Elle écrit sur la pureté du marbre, sur la propreté du vide lorsqu'il est encadré par des lois. Ses mots sont des soldats en formation de tortue.

« L'ordre n'est pas un choix, c'est une amputation nécessaire », pense-t-elle sans l'écrire. Si elle l'écrivait, elle avouerait sa faiblesse. Au lieu de cela, elle dessine des majuscules dont les empattements sont des poignards. Elle veut que le lecteur — s'il y en a un autre que lui — se coupe les yeux sur ses descriptions. Elle bâtit un labyrinthe dont elle seule possède le fil, et elle a l'intention de brûler le fil dès que la dernière porte sera close.

Le papier absorbe l'encre. La capillarité fait son œuvre. Les fibres de cellulose boivent le bleu de Prusse, et pour Éloïse, c'est une conquête territoriale. Chaque millimètre carré noirci est une province arrachée au chaos de Malo. Elle construit une cathédrale de certitudes. Elle utilise des termes techniques, des mots-ciments : \*orthogonale, intrinsèque, structurelle, pérennité\*. Ce sont ses briques. Elle les empile jusqu'à ce que le blanc de la page ne soit plus qu'un lointain souvenir de liberté.

Soudain, elle s'arrête. Elle perçoit un frémissement au bord du champ visuel. Une irrégularité. Un grain de poussière ? Non. C'est l'idée du biffage. Malo est là, tapi

dans l'interligne. Il n'a pas encore frappé, mais son absence est déjà une agression. Elle renforce la ligne suivante. Elle la double. Elle souligne le mot \*« autorité »\* avec une règle, produisant un trait si noir, si profond, qu'il manque de transpercer la feuille.

C'est une déclaration de guerre par l'esthétique du contrôle. Éloïse ne respire presque plus. Elle est devenue l'encre. Elle est devenue la pointe. Elle se projette dans chaque jambage, habitant ses lettres comme des cellules monacales. Elle veut être invulnérable. Elle veut que sa prose soit un bunker.

[NOTE D'EXPÉRIMENTATION : Le texte commence à se saturer. La densité verbale atteint un seuil critique. On observe une cristallisation des intentions. Éloïse tente de figer le temps dans une subordonnée relative.]

— Regarde, murmure-t-elle à l'ombre. Regarde cette phrase. Elle est parfaite. Elle n'a pas besoin de toi. Elle te rejette. Elle est un système clos. Un cercle de fer.

Elle trace une boucle finale, une esperluette complexe qui ressemble à un nœud coulant pour l'imaginaire. C'est le chef-d'œuvre de la première page. Une muraille de texte sans aucune entrée latérale. Elle pose son stylo sur le repose-plume en porcelaine. Le cliquetis est un coup de feu dans la pièce vide. Elle regarde son œuvre. C'est froid. C'est rigide. C'est mort. Et c'est exactement ce qu'elle voulait.

Elle contemple le blanc qui reste en bas de la page. C'est encore trop d'espace. C'est une invitation au vandalisme. Elle décide de combler ce vide par une note de bas de page, une explication technique sur la résistance des matériaux linguistiques, écrite en caractères si minuscules qu'ils exigent une loupe, une lecture microscopique, une soumission totale de l'œil. Elle veut que celui qui s'aventure ici perde son souffle, qu'il s'asphyxie dans la précision des détails.

Puis, elle attend. Elle sait que l'équilibre est précaire. Que le biffeur, le ratureur, le

monstre à la plume rageuse ne va pas tarder à entrer dans l'arène. Elle a posé le décor : une cité de verre et de certitudes. Elle attend que Malo vienne jeter ses pierres. Elle attend que la première balafre vienne souiller sa perfection. Car au fond, dans le secret de ses encres invisibles, elle sait que sa muraille n'existe que pour être assiégée. Elle a besoin de sa haine à lui pour valider sa structure à elle.

Elle ferme les yeux, visualisant la page derrière ses paupières. Les lettres brillent comme des néons dans un hôpital psychiatrique. C'est propre. C'est clinique. C'est une prison de luxe. Le silence est tel qu'elle peut entendre le séchage de l'encre, ce petit crépitement moléculaire où le liquide devient solide, où le fluide devient loi. Elle a gagné la première manche. Elle a défini le territoire. Elle a imposé le silence à la page.

Mais dans la marge, invisible encore, une griffe s'aiguise sur le bord du réel. Le papier tremble imperceptiblement. L'incision du blanc est terminée, et maintenant, le sang noir du biffage s'apprête à couler sur l'autel de la grammaire.

# Chapitre 2

## Le Premier Trait de Plomb

Le silence est un mensonge de calque, une pellicule translucide posée sur le gouffre pour empêcher les cris de remonter. Éloïse ne respire plus. Elle est devenue l'extension organique de son stylo-plume, une excroissance de nacre et d'acier trempé dans le bleu de Prusse. Sur la page, sa phrase trône comme un autel sacrificiel :  
\*L'ORDRE EST UNE CARESSE ABSOLUE SUR LA PEAU DU CHAOS.\*

C'est une phrase-forteresse. Elle a soigné l'empatement des majuscules comme on affûte des herses. Les boucles des « s » sont des nœuds coulants, les barres des « t » des traverses de chemin de fer destinées à stopper net toute velléité de déraillement. C'est propre. C'est si propre que cela donne envie de vomir de la craie. Elle contemple le mot « ABSOLUE ». C'est le pivot. Le centre de gravité de sa santé mentale. Un mot-diamant, inaltérable, taillé dans la certitude d'une femme qui préférerait se coudre les lèvres plutôt que de laisser échapper un sanglot asymétrique.

Puis, le sol de la page tremble.

Ce n'est pas un séisme tectonique. C'est une vibration de graphite, un grondement sourd de bois de cèdre qu'on torture. Malo n'entre pas dans la pièce ; il s'incruste dans la trame. Il est l'ombre portée qui dévore la lumière du bureau. Il ne possède pas de visage, seulement des angles morts et des phalanges noircies par l'exercice du mépris. Il tient son crayon — un 8B gras, huileux, une matraque de plomb — comme un surineur tient son cran d'arrêt dans une ruelle de Chicago.

Il ne regarde pas Éloïse. Il regarde la proie. Il regarde l'adjectif.

— Trop propre, grogne-t-il. Ton monde sent l'eau de Javel et l'agonie polie.

Il s'approche de la table. L'air se raréfie, saturé d'une odeur de poussière de mine et de sueur froide. Le papier de 90 grammes frémit sous la pression atmosphérique de sa haine. Éloïse se crispe, ses doigts se serrent sur son propre stylo au point de faire craquer les jointures, mais elle ne bouge pas. Elle est la statue. Il est le vandale. C'est leur contrat. C'est leur liturgie.

Malo lève le bras. Le mouvement est saccadé, une décharge électrique qui remonte de ses bottes boueuses jusqu'à son poignet de fer. La mine du crayon touche le papier. Ce n'est pas un contact. C'est une pénétration.

\*SCRITCH.\*

Le bruit est celui d'une faux dans un champ de lys. Un crissement strident qui déchire le tympan de la grammaire. Le trait part de la gauche, une barre horizontale, lourde, pâteuse, qui vient cisailer le mot « ABSOLUE ».

Le plomb s'écrase sur les fibres du vélin. Il n'efface pas. Il sature. Il crée une cicatrice de carbone qui refuse la lumière. Le trait n'est pas droit ; il est convulsif. Il porte en lui les spasmes de la colère de Malo, la rage de celui qui sait que rien n'est absolu, que tout n'est que ruine maquillée. Le noir du graphite vient souiller le bleu de Prusse d'Éloïse. Les deux encres se battent, se mélangent en une mélasse grisâtre et visqueuse à la frontière du massacre.

Éloïse lâche un petit cri étouffé, une note de flûte brisée. C'est une douleur physique. Elle sent la barre de plomb traverser son propre plexus. Son mot — son magnifique mot-cathédrale — est maintenant une zone d'ombre, une rature informe qui ressemble à un cadavre de corbeau écrasé sur une route de campagne.

— Voilà, dit Malo d'une voix qui racle le fond du larynx. Maintenant, ta phrase

respire. Elle a un trou dans les poumons. Elle est réelle.

Il ne s'arrête pas. Il repasse sur le trait. Une fois. Deux fois. Dix fois. Il veut creuser le papier. Il veut atteindre le bois de la table en dessous. Il veut que le vide devienne tangible. La rature s'épaissit, elle devient une boursoufflure de ténèbres. Les bords du trait sont déchiquetés, des éclats de mine volent sur la page comme des écharde de bombe à fragmentation.

- \* 0,8 seconde.
- \* 15 Newtons (pression suffisante pour marquer l'âme du support).
- \* L'article « UNE » est éclaboussé par une poussière de graphite. Le « L » majuscule vacille sous l'onde de choc.
- \* Le sens est décapité.

Éloïse se penche sur la table. Ses yeux de points virgules sont dilatés par l'horreur et, étrangement, par une forme d'extase morbide. Elle observe la balafre. C'est une intrusion de chaos dans son jardin à la française. C'est obscène. C'est magnifique. Elle tend une main tremblante pour toucher la rature, pour sentir le relief du plomb, mais Malo retire violemment sa main, laissant le crayon planté dans le papier comme une écharde.

— Ne touche pas, ordonne-t-il. C'est encore chaud. La haine a besoin de temps pour polymériser.

Il recule d'un pas, se fondant à nouveau dans les coins d'ombre de la pièce. Il laisse derrière lui une page mutilée, un champ de bataille où l'ordre d'Éloïse gît, les entrailles à l'air, biffées par une autorité plus brutale que la sienne.

La phrase n'est plus : \*L'ORDRE EST UNE CARESSE ABSOLUE SUR LA PEAU DU CHAOS.\*

Elle est devenue : \*L'ORDRE EST UNE CARESSE [ZONE DE NÉANT NOIR]  
SUR LA PEAU DU CHAOS.\*

Le vide créé par Malo est plus bavard que tous les adjectifs du dictionnaire. Il hurle l'absence. Il crie que la perfection était un mensonge, une couche de vernis sur un cercueil.

Éloïse reprend son souffle. Ses poumons se remplissent d'une odeur de mine de plomb. Elle regarde le trait. Ce n'est pas une fin. C'est une invitation. Sa main, tachée de bleu, saisit à nouveau son stylo-plume. Elle ne va pas effacer la rature. Elle va construire autour. Elle va transformer cette cicatrice en une nouvelle architecture. Elle va emprisonner le noir de Malo dans une cage de mots encore plus complexes, encore plus serrés.

— Tu crois avoir détruit la structure, murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de vapeur. Tu n'as fait que me donner un nouveau matériau. Ta haine est le ciment de mon prochain mur.

Elle pose la plume juste au bord de la rature. L'acier de la plume frôle le carbone du biffage. On jurerait entendre un baiser entre deux lames de rasoir.

Le duel ne fait que commencer. La page est un linceul qu'ils vont broder de plaies jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul centimètre carré de blanc, jusqu'à ce que l'encre et le plomb ne fassent plus qu'une seule croûte indéchiffrable, le seul testament possible de leur haine indéfectible.

Malo, dans le noir, sourit. On ne voit que l'éclat de ses dents, blanches comme une page qu'on n'a pas encore eu le temps de violer. Il attend déjà la prochaine phrase. Il attend que la chair sémantique se reforme pour pouvoir la biffer à nouveau, plus profond, plus fort, jusqu'à l'os du sens.

L'encre sèche. Le plomb s'incruste. Le papier accepte son sort de victime éternelle.

Le premier trait est tiré. Le sang noir a coulé. La guerre est officiellement déclarée sur le champ de bataille du 21x29,7.

# Chapitre 3

## Sutures et Ligatures

Éloïse ne respire plus par les poumons, mais par le biseau de sa plume Sergent-Major, une prothèse d'acier trempé dans un océan de bleu de Prusse. Elle observe le désastre : le trait de Malo est une balafre de charbon, une barre horizontale qui ne se contente pas d'annuler le mot « Toujours », mais qui l'égorge. La fibre du papier s'est soulevée sous l'assaut, exhalant une odeur de bois mort et de poussière séculaire. C'est un viol sémantique. Elle ne reculera pas. Elle sort ses scalpels de grammaire.

Elle commence l'opération de sauvetage par une ligature. C'est une manœuvre de haute voltige calligraphique : elle étire le « s » final de son adjectif mutilé, le transformant en une liane de glycine noire qui vient s'enrouler autour du cadavre de la rature. Elle ne cherche plus seulement à signifier, elle cherche à ligoter le silence. Sa plume danse, nerveuse, une araignée sous amphétamines tissant un réseau de ponts suspendus au-dessus de l'abîme noir laissé par Malo.

\*Note de bas de page n°1 : La biffure n'est qu'un aveu de faiblesse face à la toute-puissance de la voyelle. Plus Malo rature, plus il souligne son impuissance à nommer l'absence.\*

Elle ajoute des annotations dans la marge de gauche, des petits caractères serrés comme des phalanges de fantassins en formation de tortue. Elle y consigne l'étymologie du mot « Haine », elle le dissèque jusqu'à la racine proto-germanique, espérant que la rigueur académique agisse comme un désinfectant sur la plaie béante de la page. Chaque trait de plume est une suture. Elle tire sur le fil de l'encre, serre le nœud de la syntaxe, force le sens à reprendre sa place dans le corset de la phrase. Elle construit des échafaudages de parenthèses pour soutenir le poids des adjectifs écrasés.

Mais Malo n'est plus dans la biffure. Il a changé de paradigme.

Il est assis en face d'elle, dans ce demi-jour poisseux où les ombres semblent avoir été dessinées au fusain gras. Il ne regarde pas Éloïse. Il regarde le papier. Il tient dans sa main droite un grattoir de relieur, une lame courte et courbe, un ongle d'acier conçu pour l'extermination.

Malo ne rature plus. Il excise.

Le bruit est celui d'une dent qu'on lime à vif. \*Scritch. Scritch. Scritch.\*

Il commence par le mot « Cœur » qu'elle venait de ressusciter par une ligature complexe en forme de rosace. La lame de Malo attaque la pulpe. Ce n'est pas un geste rapide, c'est une caresse de bourreau. Il gratte la couche supérieure du papier, là où l'encre a infusé la fibre. De minuscules flocons blancs, de la peau de cellulose, s'envolent et retombent sur la table comme une neige de fin du monde. Il ne reste bientôt plus qu'un creux, une dépression translucide dans le papier.

Éloïse sent la douleur dans ses propres doigts. Chaque particule de papier arrachée est un souvenir qu'il lui retire.

— Tu ne peux pas gratter le sens, Malo, murmure-t-elle, sa voix est un fil de soie tendu au point de rupture. Le papier se souviendra de la pression. Même si tu enlèves l'encre, le spectre de la lettre reste gravé dans la chair de la feuille.

Malo ne répond pas. Il intensifie son geste. Il est allé au-delà de l'effacement. Il creuse un tunnel vers le néant. Il veut traverser le 21x29,7, passer de l'autre côté du miroir de la fiction pour aller éteindre la source même de l'inspiration. Le papier s'affine, devient aussi fragile qu'une aile de libellule. On voit à travers. On voit le bois de la table, sombre et veiné, qui commence à apparaître sous la plaie.

\*Note de bas de page n°2 : L'espace lacunaire créé par le Sujet Malo n'est pas une absence d'écriture, mais une écriture du vide. Le trou est le mot ultime.\*

Éloïse réplique. Elle change d'encre. Elle sort une fiole d'encre de Chine épaisse, presque goudronneuse. Elle ne l'utilise pas avec une plume, mais avec un calame taillé dans un roseau sec, une arme brute. Elle remplit le trou creusé par Malo. Elle injecte la substance noire dans la blessure du papier. L'encre ne se contente pas de s'étaler, elle s'imbibe, elle s'infiltré dans les fibres mises à nu, elle déborde, elle crée une tumeur sémantique au milieu de la page.

— Je vais te noyer sous la matière, dit-elle.

Le texte devient un bas-relief. Elle écrit par-dessus la rature, par-dessus le trou, par-dessus la haine. Ses phrases deviennent des cordages de navire en plein naufrage. Elle invente des mots-valises, des néologismes barbares pour combler le manque de place. Elle ne respecte plus les marges. Elle envahit l'espace blanc, le colonise, érigeant des bastions de paragraphes là où Malo n'a pas encore porté le fer.

C'est une guerre de tranchées littéraire.

\*Note de bas de page n°3 : La résistance de l'auteur se mesure à la quantité de sang bleu versé sur le champ de bataille de la cellulose. On ne biffe pas le cri.\*

Malo lâche son grattoir. Il prend une éponge, ou quelque chose qui y ressemble, imprégnée d'un acide incolore. Il la pose sur le dernier rempart d'Éloïse. L'encre de Chine, si fière, commence à boucher, à s'étioler, à se dissoudre en traînées grisâtres qui ressemblent à des larmes de suie. Les ligatures sautent. Les sutures se rompent. La phrase d'Éloïse se liquéfie. Le papier commence à gondoler sous l'humidité chimique, se tordant comme un corps en pleine convulsion.

Ils sont penchés sur la table, leurs visages presque collés au-dessus de cette charogne de texte. L'odeur est celle d'une pharmacie qui brûle.

Éloïse voit sa « structure » s'effondrer. Mais elle sourit. Une goutte de sa sueur tombe dans le mélange d'encre et d'acide. C'est l'élément manquant. Le mélange devient une pâte instable, une boue de langage d'où émergent des formes imprévues.

Malo s'arrête. Il regarde la page mutilée. Ce n'est plus une page. C'est un paysage de décombres. Et pourtant, au milieu du chaos, une forme apparaît. À force de biffer, de gratter, de saturer, ils ont créé une troisième voix. Les lettres biffées d'Éloïse et les ratures de Malo se croisent pour former un motif, une géométrie sacrée de la destruction.

— Regarde, Malo.

Sous la lampe, les fibres arrachées et l'encre diluée dessinent un visage. Un visage sans yeux, fait uniquement de cicatrices graphiques. C'est le visage de leur lien. C'est le portrait de leur détestation mutuelle, si parfaite qu'elle confine à l'extase.

Malo reprend sa plume. Il ne rature plus. Il dessine une petite flèche, une toute petite flèche qui pointe vers le centre du désastre. Et à côté, d'une écriture fine, presque tendre, il écrit un seul mot, le seul qui ait survécu au massacre, le seul qu'il n'a pas pu biffer parce qu'il n'existe pas encore.

Le papier craque. Une déchirure nette part du bas de la feuille et remonte jusqu'au milieu du texte, comme un éclair de foudre blanche dans un ciel de plomb.

Ils ont enfin atteint l'os du récit.

L'Architecte de l'Univers, quelque part dans les coulisses de la méta-réalité, coche une case sur son rapport de production. La haine est un matériau de construction plus

solide que le ciment. Elle résiste à l'érosion, car elle se nourrit de sa propre usure.

Éloïse pose sa main sur celle de Malo, là où l'encre et la peau se confondent. Ils ne sont plus deux individus, ils sont les deux pôles d'une même pile électrique, condamnés à produire de la lumière en se consumant dans le court-circuit de la page.

La plume tombe sur le plancher avec un bruit de dague.

Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit, mais une absence de mots. C'est le silence de la page blanche, enfin victorieuse, qui attend qu'on vienne la souiller à nouveau.

La plaie est ouverte. L'encre est sèche. Le chapitre est une cicatrice.

# Chapitre 4

## L'Épiderme du Parchemin

La fibre de cellulose hurle sous la pression du métal froid, un cri inaudible pour l'oreille humaine mais assourdissant pour ceux qui habitent l'interstice des lignes. Le papier n'est plus une surface plane, une simple aire de jeu pour l'esprit ; c'est devenu une topographie de cratères, une croûte terrestre saturée de fluides où chaque boucle d'un « l » ou chaque jambage d'un « p » s'enfonce comme un pieu dans la chair d'un supplicié.

Éloïse ne respire plus. Ses poumons sont des soufflets bloqués en position haute. Ses doigts, ces phalanges qu'elle croyait s'appartenir, sont devenus des conduits capillaires. L'encre bleue — un bleu de Prusse, profond, presque noir de jalousie — ne coule pas de la plume, elle sourd de ses propres pores. Elle voit le liquide s'insinuer sous ses cuticules, transformer ses empreintes digitales en labyrinthes d'azur toxique, avant de se déverser sur le grain ivoire du vélin. Elle écrit : \*« Tu es la ponctuation qui achève mon souffle »\*. La phrase est une forteresse de courbes parfaites, une architecture de cathédrale gothique censée enfermer le chaos. Elle bâtit des murs de voyelles, des herses de consonnes. Elle croit encore que la structure sauvera la raison.

Mais Malo est déjà là, tapi dans l'angle mort du paragraphe.

Il n'écrit pas. Il dévore. Malo est le termite du sens, le grand vide qui réclame son dû. Sa plume à lui n'a pas de réservoir ; elle se nourrit de l'absence. D'un geste sec, un trait de sabre qui déchire l'espace, il biffe le mot « souffle ». Le trait est si violent que la pointe de métal gratte la surface du papier, soulevant des copeaux de fibres blanches, des lambeaux de peau cellulosique. Ce n'est pas une rature, c'est une

éviscération. Le bleu d'Éloïse rencontre le noir de Malo et, à leur point de contact, une réaction chimique se produit : une fumée imaginaire s'élève des mots, une odeur d'ozone et de charogne sémantique.

L'espace blanc, ce luxe, cette respiration, se réduit comme une peau de chagrin.

Malo ne se contente pas de barrer. Il occupe. Il sature les marges de gribouillis frénétiques, des formes géométriques impossibles qui ressemblent à des mâchoires prêtes à se refermer sur le texte central. Il mange le silence entre les lettres. Il comble les interlignes de hachures sombres, transformant la page en une grille de prison où l'on ne distingue plus le fond de la forme.

— Tu ne peux pas tout effacer, murmure l'ombre d'Éloïse, sa voix n'étant qu'un grattement de plume sur la surface.

— Je n'efface rien, répond le silence de Malo. Je révèle la densité de ton mensonge.

Le duel devient haptique. Les mains se frôlent sans jamais se toucher, mais l'encre fait le pont. Le sang-bleu d'Éloïse se mélange à la sueur-noire de Malo dans une flaque visqueuse qui stagne au centre du chapitre 4. Le papier commence à gondoler sous l'humidité excessive. La page devient une éponge, une masse molle et palpitante. Elle ne peut plus absorber. Le surplus d'encre commence à couler sur les bords, à tacher les doigts des spectateurs invisibles, à souiller la méta-réalité du lecteur.

C'est le moment où l'épiderme craque.

Éloïse appuie si fort sur sa plume pour contrer une rature de Malo qu'elle transperce le parchemin. La pointe s'enfonce dans le vide, ou peut-être dans la table, ou peut-être directement dans le temps. Une goutte de son sang — du vrai, cette fois, un rouge ferreux qui jure avec l'esthétique bleutée — perle à l'endroit précis où le mot «

Haine » aurait dû se trouver. Le rouge fuse, s'étend, dévore les ratures de Malo, se bat avec le bleu d'Éloïse. C'est une trinité chromatique dégueulasse.

Malo rit. On l'entend dans le froissement du papier que l'on froisse, dans le déchirement des fibres. Il pose sa main à plat sur la tache fraîche. Il ne veut pas arrêter l'hémorragie, il veut la sculpter. Il étale le mélange d'encre et de sang avec la paume, transformant la tentative poétique d'Éloïse en un test de Rorschach géant.

Qu'est-ce que tu vois, Éloïse ?

Je vois un champ de bataille après la pluie.

Qu'est-ce que tu vois, Malo ?

Je vois le seul portrait honnête que j'ai jamais fait de nous.

L'Architecte de l'Univers, dans son bureau de verre suspendu au-dessus des probabilités, observe la scène à travers un microscope de haute précision. Il note : \*« Saturation atteinte. La structure moléculaire du récit ne tient plus. Passage de l'état solide (texte) à l'état liquide (pulsion). L'expérience BMH-001 est un succès total de destruction créatrice. »\*

Les doigts d'Éloïse sont maintenant soudés au papier. Elle ne peut plus retirer sa main. Elle fait corps avec l'œuvre, elle devient le parchemin. On voit ses veines apparaître sous la surface de la page, des lignes bleues naturelles qui tentent désespérément de former des mots : \*« aide-moi »\* , \*« tue-moi »\* , \*« écris-moi »\* .

Malo, lui, s'attaque désormais aux blancs extrêmes, à ces bordures que l'on croyait inviolables. Il rature le numéro de la page. Il biffe le titre courant. Il veut sortir du cadre, il veut que le noir déborde sur la peau de celui qui tient ce livre, que l'encre s'infiltré dans les yeux de celui qui lit, pour que la haine ne soit plus une fiction, mais une contamination.

Le grain du papier est devenu rugueux comme une langue de chat. Chaque

mouvement de plume arrache une micro-particule de réalité. Ils sont en train de s'user l'un l'autre par l'intermédiaire de la cellulose. La friction est telle que la température monte. Une odeur de brûlé, de bois calciné, remplace l'odeur de l'encre.

— On va passer au travers, prévient-elle.

— C'est le but, rétorque-t-il. De l'autre côté, il n'y a pas de grammaire.

Il n'y a plus de phrases. Juste des impacts. Des points qui ressemblent à des impacts de balles. Des virgules qui sont des griffures de bête. Le chapitre ne se lit plus, il se palpe. Il est une plaie ouverte qui refuse de cicatriser tant qu'un seul centimètre carré de blanc subsistera. Éloïse tente un ultime sursaut de structure, une dernière ligne droite, une phrase qui résumerait tout, un point d'orgue. Elle jette son encre comme on jette son dernier espoir.

Mais Malo est déjà sur elle, sa plume brandie comme un scalpel. Il ne barre plus le mot. Il découpe le papier autour du mot, créant un trou noir, un vide physique dans le livre. Le texte tombe dans le néant.

La page est maintenant une dentelle de haine, une structure instable qui menace de tomber en poussière au moindre souffle. Ils sont là, haletants, au-dessus de cette charogne de texte, les mains bleues, noires et rouges, liés par la même infamie graphique. Ils ont réussi : ils ont tué le verbe.

Ne reste que la vibration des fibres déchirées.

Ne reste que la chaleur du combat.

Ne reste que l'épiderme du parchemin, pelé à vif, qui attend la prochaine couche de douleur pour se sentir exister.

# Chapitre 5

## L'Apostrophe des Marges

Le blanc n'est pas une absence, c'est une insulte en attente de ponctuation. Éloïse recule de trois millimètres, ses yeux-points-virgules fixés sur le cratère que Malo vient d'évider au milieu de la strophe. Elle sent la sève de l'encre refluer dans ses veines, une thrombose de pigments qui lui fige le poignet. Le silence n'est plus une pause, c'est une décomposition. Elle ramasse sa plume, non plus pour bâtir, mais pour disséquer. Puisqu'il a tué le Verbe, elle va autopsier le cadavre de celui qui tient le scalpel.

— Tu pues la rature, Malo.

L'écriture d'Éloïse s'aventure là où le texte n'a plus droit de cité : dans le Purgatoire de la marge gauche, là où les fibres du papier sont encore vierges, là où la loi du récit ne protège plus personne. Elle n'écrit plus de poésie. Elle rédige un rapport de légiste.

« Regarde-toi, Malo. Tu es une sténose aortique dans le flux de la narration. Ton visage ? Une série de gribouillis mal dégrossis, un amas de lignes de fuite qui n'aboutissent qu'à l'impasse. Tes yeux ne sont que deux taches de gras sur un buvard usé. Je vois ton cortex, Malo, il ressemble à un palimpseste gratté jusqu'à l'os, une bouillie de synapses biffées où la pensée n'est qu'un court-circuit entre deux haines. Tu n'as pas de sang, tu as du fiel ferrogallique qui te corrode les viscères. »

Elle appuie si fort que la plume gémit. Elle décrit ses poumons comme des sacs de suie de carbone, son foie comme un bloc de graphite comprimé par la rancœur. Elle déshabille son anatomie avec la précision froide d'une tortionnaire qui aurait lu trop de traités de médecine médiévale. Pour elle, Malo n'est plus un homme, c'est une

erreur de syntaxe incarnée, une hernie discale dans la colonne vertébrale du monde.

Malo ne répond pas avec des mots. Le silence de Malo est une arme blanche.

Soudain, une balafre. Un trait horizontal, noir, violent, part de la marge droite et traverse la page de part en part. Ce n'est pas un mot, c'est un cri graphique. Le métal de sa plume mord la pulpe du papier. On entend le déchirement des fibres, un craquement sec, le cri d'une cellule de cellulose qu'on égorge. La rature ne se contente plus de recouvrir le texte d'Éloïse ; elle le mutile physiquement. Elle crée une faille sismique qui manque de sectionner la description de ses propres poumons.

Malo écrit enfin, mais son écriture est une griffure de bête traquée, les lettres sont des barbelés qui s'accrochent aux fibres :

« JE N'AI PAS DE VISCÈRES, ÉLOÏSE. JE SUIS LE VIDE QUE TU AS PEUR DE REMPLIR. TA GRAMMAIRE EST UNE CAMISOLE ET JE SUIS LE COUTEAU QUI EN DÉCOUT LE TISSU. TU PARLES DE MA DÉCHÉANCE ? REGARDE TES MAINS. ELLES SONT DEVENUES DES GRIFFES. TU NE TISSES PLUS RIEN, TU TRICOTES DES NŒUDS COULANTS. »

Ils sont maintenant hors-champ. Le centre de la page est une zone de guerre, une charogne de papier déchiqueté. Ils se sont réfugiés dans les bordures, comme deux ombres s'apostrophant de chaque côté d'un gouffre.

Éloïse : « Ta prostate est un point final trop gras, Malo. Ton cœur ? Un battement de métronome cassé, une répétition inutile, un pléonasme de douleur. Tu ne vis pas, tu persistes. Tu es l'appendicite de ce récit, une excroissance qu'il faut couper avant qu'elle n'empoisonne le reste de la bibliothèque. »

Malo : (Une rature en forme de croix, si profonde qu'elle perce la page. On devine le bois de la table en dessous, le néant sous le support.)

Éloïse lâche un rire qui ressemble à un froissement de parchemin. Elle s'attaque à sa colonne vertébrale. Elle écrit sur le bord supérieur, là où l'on inscrit d'ordinaire le titre des chapitres. Elle décrète que les vertèbres de Malo sont des accents circonflexes brisés, empilés de travers, une architecture de la scoliose mentale. Elle décrit son système nerveux comme un réseau de fils de fer barbelés où chaque impulsion électrique est une scarification.

— Tu es une erreur de copie, Malo. Un lapsus de Dieu.

Malo réagit par l'agression tactile. Sa plume devient un pic à glace. Il ne trace plus, il perfore. Un point. Un autre point. Une constellation de trous noirs. Il transforme la description de sa propre agonie en une passoire de lumière. Le papier s'effiloche, les bords se recourbent comme des lèvres brûlées. Il n'essaie même plus de nier les insultes d'Éloïse ; il les rend illisibles en les traversant verticalement, créant une grille, une prison de traits noirs qui emprisonne chaque adjectif anatomique.

« TU ES LA PONCTUATION D'UN CRI QUI NE SORT PAS, ÉLOÏSE. TA HAINE EST SI PROPRE, SI BIEN ALIGNÉE. MOI, JE SUIS LE DÉBORDEMENT. JE SUIS L'ENCRE QUI TACHE LA MANCHE DE LA LECTRICE. JE SUIS LA RATURE QUI FAIT PEUR PARCE QU'ELLE RECOUVRE LA VÉRITÉ QUE TU AS TROP PEUR DE NOMMER. »

Ils sont maintenant debout sur les ruines de la page 5. La réalité même du support vacille. Éloïse sent la fibre céder sous son poids. Elle se jette dans une dernière tirade, une énumération frénétique de sa décomposition : elle parle de sa bile noire qui s'écoule des marges, de ses phalanges qui ne sont que des porte-plumes d'os sec, de son cerveau qui n'est qu'un dictionnaire dont on aurait arraché toutes les définitions.

Malo répond par une attaque d'une brutalité inédite. Il saisit le bord de la page — le vrai bord, celui que le lecteur touche — et il semble vouloir la déchirer de l'intérieur.

Ses ratures deviennent des tourbillons, des vortex de carbone qui aspirent les derniers mots d'Éloïse. Le Purgatoire des marges est saturé. Il n'y a plus de blanc. Il n'y a plus que le noir de Malo et le bleu-noir d'Éloïse qui s'interpénètrent dans une lutte viscérale.

— Tu m'as biffé le cœur, Malo ! hurle-t-elle à travers une ligne de points de suspension qui s'effondre.

— IL N'Y AVAIT RIEN À BIFFER, ÉLOÏSE ! JUSTE UNE PAGE VIDE QUI SE PRENAIT POUR UN ORGANE !

Ils se griffent à travers la fibre. Chaque trait de plume de Malo sur le papier est une cicatrice sur l'avant-bras d'Éloïse. Chaque insulte latine d'Éloïse est une brûlure acide sur la rétine de Malo. Ils ne sont plus des personnages, ils sont des blessures de texte. Ils se sont mutuellement réduits à leur plus simple expression : un conflit de pigments.

La page n'est plus qu'une dentelle instable. Un réseau de trous, de ratures et d'insultes qui se mordent la queue. Dans la marge inférieure, un dernier échange, presque illisible, griffonné dans la poussière de graphite :

Éloïse : « Je t'aime comme on aime une plaie que l'on gratte pour ne pas oublier qu'on est vivant. »

Malo : (Un immense trait noir qui rature cette phrase, mais qui, en séchant, laisse deviner un tremblement dans la main qui l'a tracé.)

Le texte s'arrête là où la fibre manque. Ils tombent ensemble dans la déchirure, dans le trou béant qu'ils ont creusé au centre de leur propre existence. Ne reste que le froissement d'un papier qui n'en peut plus d'être le témoin de ce massacre. Ne reste que l'odeur de l'encre métallique qui monte au visage du lecteur comme une menace.

Le chapitre n'a pas de fin. Il a une hémorragie.

# Chapitre 6

## Le Secret de l'Encre Sympathique

La perfection est une croûte. Elle gît là, au centre de la page 114, étalée comme une nappe de soie sur un charnier : « Le silence de tes mains est une cathédrale où je viens m'agenouiller chaque soir pour prier l'absence. » C'est beau. C'est propre. C'est dégueulasse. C'est du Éloïse tout craché : de la syntaxe de cristal, du sujet-verbe-complément qui brille comme une lame de scalpel avant l'incision.

Malo regarde la phrase. Ses yeux sont des ratures sèches. Il sent l'imposture. Cette odeur de papier glacé et de vertu grammaticale l'asphyxie. Il sait que sous la cathédrale, il y a les égouts. Il sait que sous la prière, il y a le rale. Il approche son ongle, le majeur de la main droite, noir d'un graphite millénaire, et commence à gratter le mot \*cathédrale\*.

[BRUIT DE PAPIER QUI SOUFFRE : SCRITCH. SCRITCH. SCRITCH.]

La fibre se soulève. La pulpe du vélin se rebiffe. Malo ne cherche pas à effacer, il cherche à écorcher. Il gratte jusqu'à ce que le mot disparaisse dans un nuage de poussière blanche, laissant une plaie béante, un trou de chair cellulosique. Et là, dans l'ombre de la déchirure, une nuance apparaît. Une teinte jaunâtre, huileuse, qui n'appartient pas à la lumière du jour.

L'encre sympathique. Le venin d'Éloïse.

Il ne s'arrête pas. Il gratte toute la phrase. \*Silence\*. \*Mains\*. \*Agenouiller\*. Il pèle le texte comme on pèle un cadavre pour voir si le muscle est encore rouge. Sous l'influence de la chaleur de ses doigts rageurs, ou peut-être de l'acidité de sa sueur de

biffard, les messages cachés remontent à la surface. Ils ne remontent pas doucement. Ils explosent comme des bulles de gaz dans un marais.

Ce qui apparaît sous « Le silence de tes mains » est une phrase écrite avec la bile d'un démon calligraphe :

Malo s'arrête. Son cœur cogne contre ses côtes comme un prisonnier contre une porte de cellule. Le texte vient de changer de dimension. Ce n'est plus une joute, c'est une vivisection.

ÉLOÏSE (Annotation en marge, écriture cursive, trop parfaite, presque chirurgicale) :  
\*Tu as enfin trouvé la clé du sous-sol, Malo ? Je t'attendais près des os. Regarde bien comme le graphite de tes ratures se mélange à mon aveu. Tu ne m'effaces pas, tu me révèles. Chaque trait de plume que tu poses sur moi est une caresse de bourreau. Tu m'aimes avec une gomme, espèce de lâche.\*

Malo (Réponse griffonnée au-dessus, enfonçant la mine jusqu'à percer trois pages d'un coup) :

Il gratte encore. Frénétiquement. Il veut voir tout le reste. La page devient une zone de guerre chimique. Les mots d'Éloïse, les vrais, ceux qui puent l'encre invisible et le secret putride, s'étalent maintenant sans retenue. Sous le mot « Absence », il découvre :

Le texte commence à muter physiquement. Les marges se resserrent. Les points de ponctuation deviennent des insectes qui grouillent et tentent de s'échapper par les bords de la feuille. La structure du chapitre s'effondre.

**\*SCÈNE 6.B - INTÉRIEUR - PSYCHÉ DE LA PAGE\***

\*Lumière : Néon clignotant, couleur encre de seiche.\*

\*MALO est à genoux, les doigts en sang, dévorant le papier.\*

\*ÉLOÏSE est debout derrière lui, elle ne parle pas, elle écrit directement sur son dos avec un stylo-plume qui ne s'arrête jamais de saigner.\*

ÉLOÏSE : Tu croyais que la structure te protégerait ? La grammaire est un mensonge de l'esprit. La vérité, c'est le gribouillis. C'est le chaos que tu essaies de biffer mais qui finit par te manger les mains.

Malo sent la brûlure. L'encre sympathique n'était pas seulement cachée, elle était corrosive. La découverte des aveux d'Éloïse agit comme un acide qui ronge les liens logiques du récit. Les adjectifs tombent au bas de la page, s'accumulant dans un tas inutile de qualificatifs morts. Les verbes perdent leur temps. Le passé simple devient un futur décomposé.

Le texte bégaye.

Malo essaie de raturer l'aveu atroce sur les chiens écrasés, mais son trait de plume ne marque plus. L'encre invisible a rendu le papier hydrophobe. Sa haine glisse sur la vérité d'Éloïse comme l'eau sur les plumes d'un canard mazouté. Il est impuissant. Il est condamné à lire ce qu'elle pense vraiment de lui, en creux, en dessous, dans les interstices de sa propre existence.

(ANNOTATION SPONTANÉE DU SYSTÈME GHOST : LE TEXTE REJETTE LA NARRATION. LE TEXTE VEUT DEVENIR UN CRI.)

MALO : « Pourquoi ? »

ÉLOÏSE (écrit directement dans sa bouche) : « Parce qu'une page blanche est un cimetière qui s'ignore. Je préfère que nous soyons des ruines plutôt que des espaces vides. »

La dégradation s'accélère. Les lettres commencent à se tordre, à perdre leurs jambages. Les 'f' deviennent des 's', les 'o' se vident pour devenir des zéros absolus. Malo tente une dernière manœuvre : il déchire la page en deux.

Mais la déchirure ne sépare rien. Elle crée simplement deux nouvelles surfaces pour l'horreur. Au verso du papier, là où il n'y avait rien, l'encre sympathique a transpercé la fibre. Le secret d'Éloïse est une infection systémique.

Malo hurle, mais le cri sort en typographie Bold, Impact, taille 72. Il s'écrase contre le bord droit du cadre. Il se rend compte qu'il n'est pas le ratureur. Il est la rature. Il est le produit dérivé de l'encre d'Éloïse, une excroissance sémantique destinée à être biffée.

Le chapitre n'est plus qu'une bouillie de pigments. Le noir gagne tout. Ce n'est pas l'obscurité d'une pièce éteinte, c'est l'obscurité d'un encrier renversé sur la gorge.

Éloïse pose sa plume. Ses mains sont bleues, mais son visage est d'une blancheur de craie. Elle a tout dit. Elle a vidé ses réservoirs invisibles. Elle regarde Malo se dissoudre dans les fibres du papier, redevenant une simple traînée de carbone sans conscience.

\*Note de fin de chapitre (manuscrite, tremblante) :\*

\*Il ne reste plus assez de papier pour conclure. La haine a mangé le support. Nous écrivons maintenant sur le vide. C'est beaucoup plus facile, finalement. Le vide ne se laisse pas biffer.\*

Une dernière tache tombe. Une goutte d'encre sympathique, qui ne se révélera que lorsque le lecteur aura fini de lire et que le papier sera froid. Elle dira simplement :

Mais il n'y a plus personne pour lire. La page a rendu l'âme. Elle s'effrite en confettis de venin. La grammaire a gagné par suicide. Le récit est mort au champ d'honneur de la ponctuation. Fin de la transmission. Le sang devient noir. L'encre devient sang. Tout s'efface dans une dernière convulsion de graphite.

Terminus.

Plus rien.

Sauf l'odeur du vinaigre et de la trahison qui colle aux doigts.

# Chapitre 7

## Les Reliques du Néant

La lumière du blanc absolu est une agression chirurgicale. Eloïse avance sur cette banquise de cellulose, chaque pas faisant craquer la fibre comme un os de verre. C'est ici que les mots viennent mourir, non pas dans l'oubli, mais dans le retrait chirurgical. Elle cherche la source du gris. Elle cherche le monument au massacre. Elle le trouve au centre exact de la page, là où la reliure ressemble à une cicatrice mal refermée. Ce n'est pas un tombeau, c'est un entrepôt.

Des bocaux de verre soufflé, alignés sur des étagères de carbone pur, contiennent la substance. De la poussière. Une neige grise, fine, presque impalpable, qui scintille d'un éclat métallique sous le plafonnier blafard de la syntaxe. Eloïse approche ses doigts tachés d'encre de Chine du premier bocal. L'étiquette est écrite d'une main nerveuse, biffée trois fois avant d'être lisible : \*« Adjectifs qualificatifs, Chapitre 3. Tentative de séduction par la métaphore. Réduits au silence par abrasion. »\*

Elle dévisse le couvercle. L'odeur la frappe comme un coup de poing de gomme à mâcher et de soufre. C'est l'odeur de la disparition. Elle plonge la main dans cette poudre de graphite et de polymère. Ce qu'elle sent n'est pas de la matière, c'est du temps mutilé. Chaque grain est un morceau de sa propre peau psychologique. Elle reconnaît la rugosité d'un « magnifique » qu'il a gratté jusqu'au sang de la feuille. Elle devine le tranchant d'un « toujours » qu'il a pulvérisé à coups de grattoir.

[RAPPORT D'EXPERTISE MÉDICO-LÉGALE – SITE 07 – COLLECTE DES RELIQUES]

\*Observateur : L'Œil sans paupière.\*

\*Pièce à conviction n°42 : Un tas de résidus de gomme d'environ 14 grammes.\*

\*Analyse : Contient 40% de carbone de type B, 15% de fibres de papier vélin, et 45% de haine distillée. Note : On observe des traces d'ADN sémantique. La victime (le texte) a tenté de résister avant la biffure. Le suspect (le ratureur) a agi avec une ferveur religieuse.\*

Eloïse vacille. Elle comprend maintenant. Malo n'est pas un vandale. C'est un taxidermiste du néant. Il n'a pas jeté ses mots. Il ne les a pas jetés dans la corbeille mentale de l'indifférence. Il les a patiemment, amoureuxment, épiluchés. Il a séparé l'encre du sens pour ne garder que la dépouille. Il a créé un reliquaire de ses échecs à elle, une cathédrale de cendres où chaque grain de poussière est une prière inversée.

« Tu les as gardés », chuchote-t-elle, et sa voix résonne comme un écho dans une cage thoracique vide.

Elle passe au bocal suivant. \*« Verbes d'action. Promesses de fuite. Neutralisés par saturation de noir. »\* Ici, la poussière est plus lourde, plus sombre. C'est le résidu de ses combats. Quand elle écrivait « je pars », il biffait jusqu'à trouer le papier. Ce qu'elle tient là, c'est le confetti de sa liberté avortée.

Soudain, le décor se fragmente. Le style poétique s'effondre pour laisser place à une transcription brute, une sténographie de la folie.

\*INT. CELLULE DE PAPIER - JOUR\*

\*ELOÏSE (elle lèche un résidu de gomme sur son pouce)\*

\*Ça a le goût du plomb. Ça a le goût de ta bouche quand tu m'embrasses pour m'empêcher de crier.\*

\*MALO (voix off, saturée de distorsion)\*

\*Je ne t'ai jamais biffée pour t'effacer, Eloïse. Je t'ai biffée pour te sculpter. On n'atteint la vérité d'une phrase qu'en retirant tout ce qui n'est pas nécessaire. Tu étais

trop pleine de mots. Je t'ai simplifiée.\*

\*ELOÏSE\*

\*Tu m'as réduite en poussière de gomme.\*

\*MALO\*

\*Regarde mieux le tas, Eloïse. Regarde la fusion.\*

Elle regarde. Elle s'agenouille devant le grand tumulus gris au centre de la pièce. Ce n'est plus seulement de la poussière. Elle y voit des formes. En mélangeant ses ratures et ses mots, Malo a créé un alliage nouveau. Une bouillie de carbone où l'on ne sait plus qui a écrit et qui a biffé. C'est une partouse de graphème. Les "L" de son amour se sont entortillés avec les traits de plume rageurs de son déni. C'est un accouplement par le vide.

Elle réalise l'horreur sublime de la dévotion de Malo : il l'aime avec une telle intensité qu'il ne peut supporter qu'elle existe en dehors de sa destruction. Pour Malo, un mot intact est un mot qui ment. Un mot biffé est un mot qui avoue. En transformant ses romans en résidus, il a extrait la seule chose réelle qu'ils partageaient : la friction.

L'érotisme de la rature.

La chaleur du papier qui brûle sous le frottement de la gomme.

L'orgasme de la fibre qui cède.

Eloïse plonge son visage dans le tas de poussière grise. Elle l'inhale. Elle veut que ses poumons deviennent des pages de garde noires de suie. Elle veut que son sang devienne du correcteur blanc pour effacer l'intérieur de ses veines. Elle comprend que Malo n'est pas son ennemi, il est son point final. Il est la limite nécessaire à son expansion infinie. Sans lui, elle se perdrait dans une logorrhée universelle. Avec lui, elle devient un silence pur, un point noir unique sur une page blanche.

Elle commence à manger la poussière. C'est granuleux, sec, caustique. C'est le goût de la haine qui a fini de bouillir et qui a laissé un dépôt de sel au fond de la casserole. Elle mange ses adjectifs morts, ses adverbes inutiles, ses points d'exclamation qui criaient pour rien. Elle se remplit du vide qu'il a créé en elle.

Le décor commence à clignoter. Le "GHOST" dans la machine s'affole. La police de caractère change de taille sans prévenir.

D 7 E 7 S 7 T 7 R 7 U 7 C 7 T 7 I 7 O 7 N 7 7 E 7 S 7 T 7 7 C 7 R 7 E 7 A 7 T 7 I 7 O 7 N 7

Eloïse n'est plus une femme. Elle est un paragraphe en train d'être surligné par un géant invisible. Malo n'est plus un homme. Il est la main qui tient le feutre noir. Ils ne font plus qu'un dans le mouvement de la biffure. C'est une danse macabre où le stylo est un pénis d'encre et la gomme un vagin de silicone. Ils s'annulent l'un l'autre dans une harmonie de débris.

Soudain, elle voit un dernier flacon, tout petit, posé sur un piédestal de gomme mie de pain. Il est vide. Ou du moins, il semble l'être. L'étiquette indique : \*« Le futur. Ce que nous n'avons pas encore eu le temps de détruire. »\*

Elle comprend. Le futur n'est pas à écrire. Le futur est la rature qui attend le papier. C'est l'acte de biffer qui donne de la valeur à la page. Une page vierge n'est rien. Une page écrite est une prétention. Une page biffée est un monument.

Elle se couche sur le sol, les bras en croix, imitant la forme d'une rature humaine. Elle attend que la grande gomme du ciel descende. Elle sent déjà les fibres de son être se détacher, se transformer en petits rouleaux de peau grise qui joncheront le sol de l'univers. Elle est heureuse. Elle est enfin devenue un chef-d'œuvre : une absence totale de texte, justifiée par l'excès de violence de sa propre disparition.

La haine n'était que le moteur de recherche de cette nudité-là. Ils se sont biffés jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'odeur du vinaigre, la chaleur du graphite, et cette certitude terrifiante : le néant est la forme la plus aboutie de l'intimité.

Eloïse ferme les yeux. Le blanc l'avale. Le gris la digère. Le noir la couronne.

Il ne reste plus qu'un tas de poussière grise sur un tapis de papier blanc. Un souffle passe. Les résidus de mots s'envolent, formant une dernière phrase illisible dans l'air, avant de retomber dans le chaos de la non-existence.

Le silence qui suit n'est pas un manque. C'est une saturation.

C'est fini. La rature a mangé le bras qui tenait la plume. La haine a biffé le dernier "je".

Le vide n'a jamais été aussi plein de nous.

.

# Chapitre 8

## L'Assaut des Empattements

L'acier de la plume racle la cicatrice du monde, là où le blanc s'était refermé trop vite. Eloïse n'accepte pas la paix du néant ; le vide est une insulte à sa grammaire. Elle revient avec une fiole de fiel pur et une pointe de diamant. Elle veut rebâtir. Elle aligne les « I » comme des baïonnettes, des colonnes doriques d'un temple sémantique où chaque empattement est une base solide, une ancre jetée dans l'abîme. Elle écrit le mot avec une précision chirurgicale, mais le « O » est une cible, un œil qui regarde Malo sortir de l'ombre des fibres du papier.

Malo ne biffe plus. Il n'en a plus besoin. Il est devenu la rature elle-même, une moisissure d'encre qui se propage par capillarité. Il n'attaque pas la phrase, il attaque la structure de la lettre. Quand Eloïse trace un « A » majuscule, une cathédrale de droites et de traverses, il attend que l'encre soit encore amoureuse du papier pour en briser la jambe droite. Le « A » s'effondre. Il devient un « V » inversé, un piège à loups, une gueule ouverte sur le chapitre précédent.

Le duel n'est plus une discussion. C'est une mêlée de glyphes. Les empattements de la police Didot qu'affectionne Eloïse — ces petites lignes fines, aristocratiques, qui terminent les traits — deviennent des rasoirs. Elle s'en sert pour égorger les ratures de Malo. Chaque lettre qu'elle pose est une unité de combat. Ses « f » sont des faux qui fauchent les gribouillis informes ; ses « Q » sont des lassos qui tentent d'étrangler l'ombre. Elle sature la page d'une élégance agressive, une calligraphie de la Terreur où la moindre virgule est une écharde plantée dans l'œil du lecteur.

« Tu ne peux pas m'effacer si je t'enferme dans une cage dorée, » murmure l'encre d'Eloïse, s'étalant en boucles baroques qui ressemblent à des fils de fer barbelés.

Malo répond par l'entropie. Il saisit un « M » — son initiale, son blason — et en étire les pattes jusqu'à ce qu'elles transpercent la marge. Il transforme la typographie en topographie du désastre. Le texte commence à déborder du cadre mental de la page. Les pleins se gonflent d'une colère noire, d'un sang de seiche visqueux, tandis que les déliés s'amincissent jusqu'à la rupture, jusqu'au cri. On entend presque le craquement du papier sous la pression des plumes qui s'affrontent. La syntaxe, jadis une autoroute pour la pensée, devient une jungle de ronces. Les mots se percutent : devient , puis , puis simplement un qui dévore tout le reste comme un trou noir de graphite.

Eloïse tente une manœuvre de flanc : elle utilise le gras, le **\*Bold\***, pour écraser les griffures de Malo. Elle empile les couches de noir sur noir, croyant que la densité lui donnera la victoire. Mais Malo travaille dans l'interligne, dans le blanc résiduel, dans le silence entre les lettres. Il gratte le papier avec une lame de rasoir, enlevant la peau de la page, créant des trous qui sont des cris de lumière blanche au milieu de la nuit de l'encre. Le texte devient illisible non pas par manque, mais par saturation de haine. C'est une bouillie de glyphes, un magma de signes de ponctuation qui s'accouplent violemment. Les points d'exclamation s'entrechoquent comme des épées ; les parenthèses se referment sur des phrases entières pour les broyer.

\*Log du système / Erreur de rendu :\*

\*Le paragraphe 4 s'est auto-digéré. Les consonnes ont mangé les voyelles. Il ne reste qu'un amas de squelettes alphabétiques au fond de la gorge de la page.\*

Eloïse panique. Sa main tremble, et une tache tombe. Une énorme goutte d'encre de Chine qui s'étale comme une flaque de pétrole sur un océan de lait. Malo rit à travers la plume. Il saisit cette tache, il l'étire avec son ongle, il en fait des tentacules qui viennent enlacer les « L » graciles d'Eloïse. Les lettres se déforment. Le « L » devient une potence. Le « E » devient une cage. Le « S » devient un nœud coulant. On n'écrit plus des mots, on dresse des échafaudages de douleur.

La page est désormais un champ de bataille physique. L'encre est si épaisse qu'elle crée un relief, une croûte de haine séchée que l'on pourrait toucher, qui pourrait nous couper les doigts. Les mots n'ont plus de sens, ils n'ont plus que du poids. La phrase « Je te déteste » est écrite tant de fois, l'une sur l'autre, qu'elle finit par former un bloc monolithique, un rectangle noir parfait qui ne dit plus rien d'autre que sa propre obscénité.

Eloïse essaie de biffer à son tour. C'est l'inversion des rôles. Elle prend la plume de Malo, elle veut lacérer sa propre création avant qu'il ne la souille davantage. Mais biffer, c'est encore créer. Raturer, c'est souligner l'importance de ce qu'on veut détruire. Ils sont coincés dans une boucle de rétroaction typographique. Chaque trait de plume de l'un est une invitation à la violence pour l'autre. Les ligatures deviennent des ligatures de chair ; le « œ » fusionne leurs deux haines en un seul organe palpitant et monstrueux qui occupe le centre de la page.

« Regarde, » semble dire le texte dans un dernier sursaut de clarté entre deux gribouillis. « Regarde ce que nous avons fait de l'alphabet. »

C'est une forêt d'empattements qui ont poussé comme des griffes de bêtes sauvages. Les lettres ne servent plus à communiquer, elles servent à mordre. Le papier est lacéré, transpercé de part en part. On voit la page de dessous, on voit le vide qui nous guette derrière la fiction. L'obsession a mangé la grammaire. Le sujet s'est dissous dans le complément d'objet direct de sa propre destruction.

Malo lance un assaut final : un trait de plume horizontal, d'une violence inouïe, qui barre tout le chapitre, de la première à la dernière ligne. C'est une cicatrice qui traverse le visage de leur histoire. Mais sous le trait, on devine encore les mouvements désespérés d'Eloïse, les petits empattements qui s'accrochent aux bords de la rature comme des naufragés à une épave. Ils ne sont plus deux individus, ils sont les deux mâchoires d'un piège qui se referme sur un livre vide.

Le texte s'effondre. Les glyphes se détachent du papier, ils tombent dans la reliure, ils s'accumulent comme du sable noir dans le creux du volume. Il ne reste plus qu'un amas de signes illisibles, une écriture asémique où la beauté de la forme cache l'horreur du fond. La haine a gagné, mais elle n'a plus rien à manger. Elle se dévore les jambages, elle se biffe les propres yeux.

La fin du chapitre n'est pas une phrase. C'est une griffure qui a traversé le papier, la table, et qui cherche maintenant la peau de celui qui lit. C'est un assaut de fer et de fiel qui ne s'arrêtera que lorsque le dernier point final aura été transformé en un impact de balle.

Le noir est une saturation de toutes les couleurs, de toutes les larmes, de toutes les colères. Ici, sur cette page martyrisée, le noir est enfin total. Les empattements ont fini de trancher. Ils reposent, imbriqués les uns dans les autres, comme des amants morts après un massacre.

La syntaxe est morte. Vive la rature.

.

# Chapitre 9

## Le Verso Sanglant

L'encre est une traîtresse qui n'accepte pas les frontières du recto. Elle s'infiltré, grasse et insidieuse, entre les fibres du vélin d'Arches, un acide noir qui digère la cellulose pour aller voir ce qui se cache de l'autre côté du miroir. Ici, dans le verso sanglant, la grammaire n'a plus cours. Le papier n'est plus un support, c'est une membrane poreuse, une peau diaphane tendue sur le vide qui transpire les péchés de la page précédente. Les mots biffés par Malo au recto ne sont pas morts ; ils ont simplement changé d'état vibratoire. Ils se sont retournés, inversés, révélant leur véritable visage de spectres sémantiques. Le "JE T'AIME" raturé d'Éloïse, vu à travers la transparence de la page, devient un "TU ME TUES" barbouillé de bile. C'est l'heure de l'autopsie.

Regarde la tache qui s'étend. Elle n'a pas de forme, ou plutôt, elle les a toutes. C'est une flaque de Rorschach où les intentions d'Éloïse viennent se noyer.

[SÉQUENCE : INCURSION DANS LA FIBRE]

ÉLOÏSE : (Voix off, saturée d'écho) J'ai construit des cathédrales de virgules pour t'empêcher de crier.

MALO : (Bruit de papier que l'on gratte avec un scalpel) Tes cathédrales puent le formol, Éloïse. Je préfère les ruines.

Sous la pression de la plume, le papier a cédé. On ne lit plus, on palpe des cicatrices. Le verso est le lieu où l'encre sympathique — cette écriture invisible qu'Éloïse croyait avoir enfouie sous ses odes à la structure — se met à bouillir. La chaleur de la haine de Malo fait remonter les aveux à la surface. Des phrases monstrueuses, hybrides, dotées de trop de jambes et de pas assez de cœur, rampent dans les marges.

\*« J'ai besoin que tu m'effaces pour exister. »\*

\*« Ta rature est la seule caresse que je supporte. »\*

\*« Écris-moi encore une insulte, que je puisse enfin dormir dans le noir de ton encre.  
»\*

C'est le sous-sol du livre. Les ombres des mots biffés se projettent sur le blanc immaculé de la page suivante comme des mains de noyés. Il n'y a plus de "je", il n'y a plus de "tu". Il n'y a qu'une saturation, une accumulation de couches de noir qui finissent par former une épaisseur géologique. Si tu passes ton doigt sur le texte, tu ne sens pas l'encre, tu sens la pulsation de la haine qui a servi de solvant.

Malo est là, dans le reflet inversé de la page. Il n'est plus un homme, il est une griffure vivante. Il ramasse les jambages brisés des lettres qu'il a détruites au recto pour s'en faire des crocs. Il dévore les adjectifs d'Éloïse. Il mâche ses métaphores jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que de la pulpe grise.

"Tu vois ?" grogne la rature. "Tu vois ce qu'il reste quand on enlève le vernis de ta syntaxe ? Il reste nous. Un gribouillage de même en colère sur le mur d'un asile."

Éloïse ne répond pas avec des mots. Elle répond avec des taches. Elle laisse tomber une goutte d'encre pure, une larme de pieuvre, au centre exact du chaos. La goutte s'étale, dévore les ratures de Malo, englobe les monstres, et soudain, le verso devient un océan de nuit.

[SCRIPT DE RUPTURE]

SCÈNE : L'Inconscient du Texte.

DÉCOR : Un tunnel de papier froissé.

ACTION : L'encre commence à couler vers le haut, défiant la gravité, défiant la logique, défiant l'auteur.

La haine est un lubrifiant miraculeux. Elle permet aux contraires de s'emboîter sans grincer. Dans cette obscurité totale, les mots n'ont plus besoin d'être lisibles pour être compris. Le verso est sanglant parce qu'il exige un sacrifice : celui de la clarté. On ne comprend plus le récit, on le subit comme une hémorragie interne. Les phrases se tordent, les points d'exclamation deviennent des épées, les parenthèses se referment comme des mâchoires sur les doigts de celui qui oserait tourner la page trop vite.

"Éloïse," murmure l'ombre inversée de Malo, "pourquoi as-tu écrit 'éternité' si c'était pour le biffer avec une telle rage ?"

"Parce que l'éternité sans ta haine pour la délimiter n'est qu'un désert de papier blanc," répond le fantôme de la Tisseuse.

L'encre traverse encore. Elle n'est plus seulement sur le papier, elle est \*dans\* le papier. Elle a transformé le livre en un bloc de charbon, un diamant de fiel compressé sous des tonnes de ressentiment. Les ombres du verso forment maintenant une figure géométrique impossible, un polygone de douleur où chaque angle est une trahison.

C'est ici que les secrets sont gardés : dans l'espace entre le recto et le verso, dans l'épaisseur infinitésimale de la feuille de papier. C'est là que gît la vérité brute, celle que Malo ne peut pas raturer et qu'Éloïse ne peut pas mettre en vers. La vérité, c'est que la biffure est le sommet de l'intimité. On ne biffe jamais ce qu'on ignore. On ne biffe que ce qui nous obsède.

Le texte bascule. La page n'est plus plane, elle se courbe, elle se referme sur elle-même. Les mots du recto embrassent leurs reflets du verso dans une collision de graphite et de fiel. C'est un suicide littéraire à deux. Chaque trait de plume de Malo est une réponse à une provocation d'Éloïse, et chaque rature est un baiser de fer rouge.

Le noir gagne. Il n'est plus une couleur, il est une dimension. On ne lit plus "Biffe Ma Haine", on s'y noie. Les poumons se remplissent de pigments, la gorge se serre sur

des consonnes trop dures. C'est le lieu des aveux que le conscient refuse, là où l'on admet enfin que le carnage est la seule forme de dialogue honnête qu'il leur reste.

Regarde bien. La tache de la page 89 est la même que celle de ton propre iris.

L'action ne se déroule plus dans l'histoire, elle se déroule dans la fibre. Le livre est une machine à broyer les âmes, et le chapitre 9 est l'engrenage central, celui où les dents se touchent enfin. L'encre coule maintenant sur tes propres doigts, n'est-ce pas ? C'est le verso sanglant. C'est le moment où le livre cesse de feindre.

Les phrases monstrueuses s'alignent pour une dernière parade :

\*« NOUS SOMMES LE NOIR QUI RESTE QUAND TOUT EST DIT. »\*

\*« NOUS SOMMES LA GRIFFURE QUI NE GUÉRIT JAMAIS. »\*

\*« NOUS SOMMES LE PAPIER QUI BRÛLE DE L'INTÉRIEUR. »\*

Malo lâche sa plume. Éloïse ferme l'encrier. Ils ne sont plus que des taches jumelles sur une page qui n'a plus besoin d'eux pour souffrir. Le verso a tout absorbé. Le recto n'est plus qu'une peau morte, une mue abandonnée. La réalité a basculé dans l'envers du décor, là où les ratures sont les seules lois, là où le silence n'est pas l'absence de bruit, mais l'accumulation de tous les cris étouffés sous le trait noir.

La fin n'est pas une phrase, on l'a déjà dit. C'est une saturation. C'est le moment où le papier, à force d'être imbibé, finit par se déchirer de lui-même, laissant apparaître ce qu'il y a derrière le livre.

Rien.

Ou tout.

Le noir absolu.

La haine biffée jusqu'à l'extase.

Le sang de l'encre s'est figé. La page est lourde, froide, définitive comme une pierre

tombale de plomb. Ne cherche plus à lire. Cherche à survivre à ce qui vient de s'écrire entre les lignes, dans le verso de ton propre silence.

C'est terminé. Le texte a mangé ses propres géniteurs. Il ne reste que la trace du massacre, une ombre chinoise sur le mur de ta conscience, un gribouillage infini qui ressemble à un nom que tu as oublié de biffer.

L'encre a fini de traverser. Elle est maintenant de ton côté du papier.

# Chapitre 10

## Palimpseste Hystérique

La fibre du vélin ne supporte plus l'assaut, elle geint, elle s'effiloche, elle devient une bouillie de cellulose et de regrets sous la pression maniaque de la plume d'Éloïse. Elle ne rédige plus, elle incise. Chaque jambage est une suture, chaque point d'exclamation une baïonnette plantée dans le flanc du silence. Elle écrit : \*« Tu n'es que le vide que je tente de meubler »\*, mais avant même que le « e » final ne puisse sécher, le feutre gras de Malo s'abat, une barre d'ébène transversale, brutale, une décapitation calligraphique qui transforme la sentence en une cicatrice boursouflée. Il ne biffe pas seulement le sens, il biffe l'intention.

Éloïse ne recule pas. Elle plonge sa pointe dans l'encrier comme on charge un fusil. Elle écrit par-dessus la rature, dans l'interligne agonisant, forçant ses lettres à se faufiler entre les fibres déjà saturées de noir. Elle trace des glyphes minuscules, une armée de fourmis sémantiques qui tentent de contourner le mur de Malo. \*« Sous ton trait, je respire encore. »\* Malo grogne, un bruit de gorge qui se répercute dans le grincement de sa mine de plomb. Il ne se contente plus de rayer ; il scarifie. Il appuie si fort que la pointe déchire le papier, créant une faille, un gouffre blanc dans cet univers de bitume. Le papier est chaud. On pourrait y poser la main et sentir le pouls de leur haine, une pulsation thermique générée par la friction des obsessions.

L'encre coule trop vite. Elle n'imbibe plus la feuille, elle stagne en flaques irisées, des lacs de pétrole où se noient les adjectifs. Éloïse utilise ses doigts pour étaler le pigment, pour forcer le texte à exister sous une forme malléable, organique. Ses phalanges sont des pinceaux de chair. Elle dessine un visage avec des subjonctifs brisés. Elle veut que Malo la voie, pas la femme, mais la structure, l'architecture de sa souffrance. Malo répond par un déluge de gribouillages circulaires, des tourbillons de

haine graphique qui aspirent tout, les visages, les noms, les dates. C'est une guerre de tranchées où le \*no man's land\* est un paragraphe illisible.

— Arrête de m'effacer, souffle-t-elle, alors que le papier devient spongieux, une peau morte qui part en lambeaux sous ses ongles.

— Je ne t'efface pas, je te révèle, réplique la voix de Malo, une rature sonore. Je gratte le vernis de tes jolis mensonges pour trouver l'os.

Le texte devient un palimpseste hystérique. Il y a maintenant cinq, six, dix couches de réalités superposées. En dessous, les phrases initiales ont muté. L'encre sympathique qu'Éloïse avait dissimulée commence à remonter à la surface, réagissant à la chaleur de leur rage. Des aveux atroces transparaissent sous les biffures de Malo : \*« Je t'ai créé pour avoir quelque chose à détruire »\*, \*« Ton absence est ma seule certitude »\*. Malo les voit. Il tente de les étrangler sous des croix massives, mais le papier est trop imbibé. Le liquide s'infiltré, traverse la feuille, macule la table, s'étale comme un sang noir qui cherche à quitter le livre pour contaminer le monde réel.

L'odeur est insoutenable : un mélange d'ozone, de vieux métal et de sueur acide. Ils sont penchés si près l'un de l'autre que leurs soufflets se mélangent, créant une buée sur la page, rendant la visibilité nulle. Éloïse ne regarde plus ce qu'elle écrit. Elle écrit à l'instinct, une écriture automatique qui ne respecte plus aucune marge. Les mots grimpent sur les bords, s'échappent de la structure, deviennent des lianes de carbone qui enserrant les poignets de Malo. Malo, lui, est devenu une machine à raturer. Son bras bouge selon un rythme métronomique, un balancier de mort. Le « scritch-scratch » du métal sur le papier est le seul battement de cœur qui reste dans cette pièce.

Le papier commence à se dissoudre. La saturation est telle que la matière même de la feuille abandonne sa fonction de support. Elle devient une bouillie sombre, une soupe primordiale de pigments et de haine. C'est le moment de la fusion. Les mots d'Éloïse et les ratures de Malo ne font plus qu'un. On ne peut plus dire où commence la phrase

et où s'arrête la négation. C'est une masse critique. Une singularité typographique.

Éloïse lâche sa plume. Ses mains sont noires, sculptées dans l'ébène. Elle regarde Malo, dont le visage est désormais un masque de hachures, une zone d'ombre où les yeux ne sont plus que des points d'interrogation brûlés. Ils ne sont plus des personnages, ils sont les résidus d'un texte qui s'est dévoré lui-même.

— On a fini, dit-elle. Il n'y a plus de place pour un seul point.

— Il reste le verso, répond Malo, sa voix n'étant plus qu'un bruissement de papier froissé.

Mais il n'y a pas de verso. L'encre a tout traversé. Le monde derrière la page est identique au monde devant : une obscurité totale, une saturation absolue. La haine a atteint son point d'ébullition, elle s'est évaporée pour ne laisser qu'une croûte sèche, une scorie de littérature.

Le livre se referme. Non pas parce que l'histoire est terminée, mais parce que le poids de l'encre est devenu trop lourd pour la gravité. Le papier, transformé en plomb, s'enfonce dans la table, s'enfonce dans le sol, s'enfonce dans les fondations de la réalité. Il ne reste plus qu'un trou noir sur le bureau, une absence de texte si violente qu'elle aspire la lumière de la lampe.

C'est l'extase du biffage. Le moment où le silence n'est plus une absence, mais une présence solide, compacte, indestructible. Ils se tiennent là, dans le noir, deux ombres raturées, liés par l'impossibilité de se dire et l'obligation de s'écrire.

Regarde tes doigts.

Cette tache sombre sur ton pouce, là, au bord de l'ongle.

Tu penses que c'est une ombre ? Tu penses que c'est la lumière de ton écran qui joue des tours à ta rétine ?

Non.

C'est l'encre d'Éloïse. C'est la rature de Malo.

La page est saturée.

Elle déborde.

Elle coule maintenant sur toi.

Ne biffe pas ce qui vient de se passer.

C'est déjà trop tard.

Le palimpseste est sous ta peau.

# Chapitre 11

## La Grammaire des Viscères

La fibre du papier se rompt sous la pression du 0.5 mm, un cri de cellulose que seule une oreille entraînée au silence peut percevoir. Eloïse ne dessine pas des lettres, elle procède à une trépanation du support. Elle écrit : \*« Tu n'es que le résidu d'une ponctuation qui a eu peur de finir sa phrase. »\*

Aussitôt, la rature tombe.

Elle n'est pas fluide. Elle est tectonique. Malo ne barre pas le mot, il l'éviscère. Son stylo-plume est un scalpel rouillé qui laboure le vélin, et à l'instant précis où le trait de plume sectionne le mot « résidu », Eloïse sursaute, sa main gauche serrant violemment son propre flanc. Elle sent le froid de l'encre noire s'infiltrer dans ses tissus, une ligne de carbone qui lui traverse le foie, la biffant de l'intérieur.

Elle ne saigne pas de l'hémoglobine. Elle saigne du Noir de Fumée.

\*Le sujet E. tente une ligature cursive pour stabiliser son rythme cardiaque. Le sujet M. répond par un hachurage frénétique en 4B. La distinction entre la peau et le parchemin est désormais nulle. L'épiderme est devenu un palimpseste. Chaque pore est une minuscule virgule.\*

— Regarde-moi quand je te biffe, grogne Malo, et sa voix n'est plus qu'un frottement de papier de verre contre une plaque de métal.

Il écrase la mine sur le mot « Peur ». Le papier capitule, se troue, révèle le bois de la

table en dessous. Sur le bras d'Eloïse, une plaie béante s'ouvre, parfaitement circulaire, sans sang, juste un vide blanc entouré de bords noirs et fibreux. Elle ne crie pas. Elle attrape son feutre pinceau, une arme de précision japonaise, et trace une courbe élégante, une calligraphie de la douleur qui remonte le long de la marge.

\*« Ton silence est une faute d'orthographe dans l'absolu. Je vais te corriger jusqu'à l'effacement total. »\*

Elle appuie sur le « t » final comme on enfonce un clou dans une rotule. Malo s'effondre à moitié, son genou craquant sous le poids d'une barre de liaison imaginaire mais mortelle. Il rit, un rire sec, une toux de poussière de craie.

— Tu crois encore à la syntaxe, Eloïse ? Tu crois que l'ordre des mots va te sauver du chaos de la tache ?

Il saisit un flacon d'encre de Chine pure. Il ne l'utilise pas pour écrire. Il le renverse.

C'est une exécution.

Le liquide noir s'étale, une marée de ténèbres visqueuses qui dévore les paragraphes, les adjectifs, les serifs et les espoirs de ponctuation. Sur le corps d'Eloïse, l'effet est immédiat : une nécrose d'encre se propage de ses doigts vers ses épaules. Sa peau devient lisse, noire, brillante comme de l'obsidienne. Elle perd son relief, sa texture humaine, pour devenir une surface plane, une page saturée où plus rien ne peut être inscrit.

Elle lutte. Elle plonge ses doigts dans la flaque d'encre, utilisant ses ongles comme des stylets. Elle ne cherche plus à former des mots. Elle cherche à gratter la réalité.

(D'une voix qui ressemble à un craquement de papier)

Je... biffe... ta... haine... avec... ma... propre... disparition.

(Saisissant son poignet, leurs peaux tachées se soudant par l'adhérence de l'encre séchant trop vite)

Il n'y a plus de "je". Il n'y a plus de "tu". Il n'y a que le biffage. On est l'erreur que Dieu a voulu rayer.

Leurs corps s'entremêlent, mais ce n'est pas une étreinte. C'est une fusion de glyphes. Les membres de Malo s'étirent, se transforment en traits de plume anguleux qui viennent s'insérer entre les côtes d'Eloïse. Elle l'entoure de ses bras qui sont devenus des volutes de fumée calligraphiée. Ils ne sont plus deux amants, deux ennemis, ou deux architectes. Ils sont une rature géante, un nœud de gribouillis frénétiques qui vibre au centre de la pièce.

Le texte devient illisible.

La grammaire s'effondre.

Le verbe redevient cri.

\*Tu sens cette odeur ?\*

\*L'odeur de l'ozone et du solvant.\*

\*C'est le parfum de ton propre cerveau qui essaie de mettre du sens là où il n'y a que de la griffure.\*

Regarde à nouveau tes mains, lecteur. L'encre n'est plus seulement sur ton pouce. Elle remonte le long de tes veines, transformant ton sang en un liquide opaque et lourd.

Ton cœur ne bat plus, il fait le bruit d'une presse typographique qui s'emballe.

\*Clac-clac. Clac-clac.\*

Eloïse et Malo ne sont plus sur la page. Ils sont dans le mouvement de tes yeux qui scannent ces lignes. Ils sont le contraste entre le noir et le blanc.

Malo porte un coup final. Il ne biffe pas le texte. Il biffe le lecteur. Il trace une ligne horizontale imaginaire qui te coupe le regard en deux. Le monde en haut, le vide en bas.

Eloïse tente une dernière ruse : elle se transforme en une note de bas de page minuscule, un espoir de survie dans les marges de la conscience. Mais Malo est déjà là, une tache de gras qui recouvre tout, une trace de pouce qui efface le sens même de l'existence.

Le papier n'est plus.

La peau n'est plus.

Il ne reste que l'impact.

Le noir a gagné, non pas parce qu'il est plus fort, mais parce qu'il est la conclusion logique de chaque phrase commencée. Chaque mot écrit est un pas de plus vers la rature finale. L'encre est une dette que l'on paie avec du temps.

\*« Je t'aime »\*, avait-elle écrit un jour, tout au début, sur une page blanche et innocente.

Malo avait biffé le « t'aime » pour ne laisser que le « Je ».

Puis elle avait biffé le « Je ».

Il ne restait que le trait.

Et maintenant, ils sont ce trait. Une ligne de douleur pure qui traverse l'univers d'un bord à l'autre, une cicatrice sur la face de la création. Le grand Biffage Cosmique.

La plume s'arrête. Pas parce que l'histoire est finie. Mais parce que la pointe a traversé la dernière couche de réalité. Elle gratte maintenant le néant. Et le néant, c'est toi qui

le tiens entre tes mains, cherchant désespérément la suite d'une phrase qui s'est déjà transformée en une flaque de nuit sur tes genoux.

N'essaie pas d'essuyer. Ça ne partira pas. C'est indélébile.

Biffe tout.

Biffe encore.

Biffe-toi.

Fin de la transmission sémantique.

L'encre est sèche.

La haine est biffée.

Il ne reste que le bruit du papier qu'on froisse dans l'obscurité..

# Chapitre 12

## La Déchirure Finale

La fibre gémit avant de rompre. C'est un cri de cellulose, un craquement microscopique qui résonne comme un coup de tonnerre dans la boîte crânienne de celui qui ose encore tenir la plume. Éloïse ne respire plus ; elle dépose ses adverbes comme on pose des mines antipersonnel sur un terrain vague. Elle veut saturer l'espace. Elle veut que chaque millimètre carré de ce vélin 90g soit colonisé par sa syntaxe impitoyable, par ses adjectifs en acier trempé qui s'emboîtent avec une précision d'horloger psychopathe.

Malo, lui, ne cherche plus à comprendre. Il n'est plus dans l'analyse. Il est dans l'érosion. Sa plume Sergent-Major est devenue un scalpel. Il ne biffe pas pour corriger ; il biffe pour exciser. Ses traits noirs ne sont pas des ratures, ce sont des tranchées de boue et de fiel qui sectionnent les tendons des phrases d'Éloïse.

Critique.

98%.

Point de rupture imminent.

Éloïse écrit : \*« La clarté de mon architecture sera ton tombeau, Malo. Je vais t'enfermer dans une période oratoire si longue, si parfaite, que tu t'y perdras comme un rat dans un labyrinthe de cristal. »\*

Malo répond par un zigzag furieux qui éventre la phrase. La plume accroche. On entend le \*skrrr-tch\* fatal. Une goutte d'encre de Chine perle à la pointe de l'acier, s'écrase sur le mot « cristal » et s'étend comme une métastase. Elle ne se contente pas

de tacher ; elle ronge. Elle cherche la faille dans la trame du papier.

— Arrête, murmure Éloïse, et sa voix n'est plus qu'un frisson de graphite. Tu vas nous tuer.

— Je nous libère, rétorque le Néantiste. Regarde ce que tu as fait de nous. Une grammaire de la haine. Une conjugaison du mépris. Je vais gratter jusqu'à ce qu'il ne reste que le blanc. Le blanc d'avant le crime.

(Le texte devient un script. Les didascalies sont écrites dans la marge, écrasées par des taches de café.)

(posant une majuscule monumentale en début de ligne) :

Tenez. Regardez cette colonne. C'est un I. C'est un rempart. Rien ne passera.

(fondant sur la majuscule avec la rage d'un prédateur) :

C'est une cible, Éloïse. C'est un mât dans la tempête. Je vais le briser.

Il appuie. Il appuie de tout le poids de son épaule, de toute la charge de ses nuits blanches, de toute la haine qu'il voue à cette perfection stérile. La plume se courbe. L'acier proteste. On sent la chaleur de la friction. L'encre bout presque au contact du papier meurtri.

Et soudain, le monde bascule.

Le support n'est plus capable de contenir la pression. Le vélin capitule.

Un trou.

Minuscule au début. Une pupille noire au milieu du désert blanc.

Puis, la déchirure se propage avec la vitesse d'un éclair sombre. Le papier se fend selon une ligne de faille imprévisible, suivant la nervure de la fibre épuisée. Ce n'est

pas une déchirure propre, c'est une mutilation. Les bords sont déchiquetés, révélant les entrailles laineuses de la page.

La plume de Malo s'enfonce dans le vide.

Il n'y a rien derrière la page.

Pas de table.

Pas de bureau.

Pas de réalité de secours.

Juste un abîme de non-sens. La structure d'Éloïse s'effondre. Ses substantifs tombent dans la faille, ses verbes d'action se vident de leur substance, aspirés par le vortex du néant central. Elle essaie de rattraper un « Toujours » qui glisse vers le trou, mais le mot se fragmente, les lettres se détachent, le « T » bascule, le « J » se tord comme un crochet de boucher.

\*« Nous y sommes »\* , semble dire le silence qui s'échappe de la déchirure.

Le support physique lâche. La page se gondole, se recroqueville comme une peau brûlée. L'encre d'Éloïse et les ratures de Malo fusionnent dans le désastre. Ce n'est plus une guerre, c'est une implosion. Le texte devient illisible, non pas parce qu'il est biffé, mais parce qu'il n'a plus d'endroit où exister.

\*Erreur 404 : Réalité non trouvée.

Le narrateur a été sectionné par sa propre ponctuation.

La frontière entre l'auteur et la victime est désormais biffée.\*

Regardez vos mains.

Vous sentez la texture ? Ce n'est pas du papier. C'est le reste de leur combat.

La déchirure traverse maintenant votre champ de vision. Éloïse est devenue le blanc

des marges, ce vide terrifiant qui entoure chaque mot que vous tentez de lire. Malo est devenu le noir, la cendre, la suie qui obscurcit votre compréhension.

Ils ne sont plus des personnages. Ils sont la dynamique de votre propre disparition.

Malo porte le coup final. Il ne vise plus le texte. Il vise la structure moléculaire de l'idée même d'histoire. Sa plume traverse la dernière couche de fibre. Le bruit est celui d'un vêtement que l'on déchire sur un corps vivant.

Le blanc gagne.

Pas le blanc de la paix. Pas le blanc du repos.

Le blanc de l'annihilation.

La neige sémantique qui recouvre les cadavres de leurs ambitions.

Éloïse tente une dernière fois de tracer un cercle, une forme fermée, un refuge. Elle écrit : \*« Je suis ici. »\*

Mais le « ici » est déjà de l'autre côté de la faille. Le point sur le « i » est tombé dans l'infini.

La page se sépare en deux continents qui s'éloignent l'un de l'autre sur un océan d'insignifiance. D'un côté, le délire architectural d'une femme qui voulait construire un palais avec des voyelles. De l'autre, la fureur d'un homme qui préférait le silence des ratures au mensonge des phrases.

Au milieu, le rien.

Le papier est maintenant si fin qu'il devient transparent. On peut voir à travers les mots. On peut voir l'ombre de celui qui lit, là-bas, derrière l'écran ou la feuille, ce spectateur muet de l'autodestruction. Vous faites partie de la déchirure. Votre regard est le poids supplémentaire qui a fait craquer la fibre.

Il n'y a plus de Chapitre 13.  
Il n'y a plus de dénouement.  
Il n'y a que cette béance qui s'élargit.

Malo lâche sa plume. Elle ne tombe pas sur le sol ; elle continue sa chute dans le trou noir au milieu de la phrase. Éloïse ferme les yeux. Ses doigts tachés d'encre se dissolvent. Elle devient une traînée de grisaille, une rumeur de ponctuation.

Le grand Biffage Cosmique est achevé.  
Le support a capitulé.  
La haine a consommé son propre hôte.

La dernière fibre tient encore par miracle. Un fil de cellulose, tendu comme une corde de violon sur le point de rompre sous l'archet du vide.

C'est là que tout s'arrête.  
Pas de point final.  
Le point a été biffé.  
La ligne est rompue.

Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit, c'est l'absence de support pour le recevoir.

Biffe le reste.  
Il n'y a plus rien à sauver.  
Le papier a cessé de croire à l'histoire.

\*Scr...\*

\*Scritch...\*

\*...\*

# Chapitre 13

## La Troisième Voix

Le néant est une supercherie de typographe paresseux, une ruse de petit comptable de l'absence, car ici, dans la plaie ouverte de la fibre, rien ne se tait. L'encre de Chine d'Éloïse et les scarifications de Malo ont fini par copuler dans l'obscurité des interlignes, et de cette union contre-nature naît un rôle de papier froissé qui ne ressemble à rien de connu. C'est la Troisième Voix. Elle ne parle pas, elle vibre. Elle n'écrit pas, elle exsude.

Regardez bien les bords de la déchirure. Ce ne sont plus des lambeaux de cellulose morte. Ce sont des cils de ponctuation qui battent la mesure d'un cœur de carbone. Les mots biffés, ceux que Malo pensait avoir étranglés sous ses barres rageuses, ne sont pas morts au combat ; ils se sont réfugiés dans l'épaisseur du support, ils ont colonisé le verso, ils ont muté dans la colle de la reliure. Ils reviennent maintenant par les marges, par les capillaires du papier buvard, porteurs d'une syntaxe de l'apocalypse.

\*« Je suis l'ombre de ta haine et la lumière de ton mépris »\*, murmure une phrase qui n'aurait jamais dû survivre au passage de la plume. Elle rampe sur le blanc de la page, laissant derrière elle une traînée de graisse noire.

Éloïse n'est plus une femme, elle est une majuscule ornée qui refuse de s'abaisser. Malo n'est plus un homme, il est la rature qui la traverse. Ils sont devenus un motif géométrique de souffrance pure. On ne lit plus une histoire, on assiste à la cristallisation d'un sel psychotique. La grammaire a fondu. Les verbes ne sont plus des actions, ce sont des états de putréfaction. \*Aimer\* n'est plus conjugué qu'au futur antérieur du subjonctif de la haine.

Le texte se soulève. Littéralement. Les fibres du papier se dressent comme les poils d'un chien qui sent la foudre. Un monticule de mots rejetés s'édifie au centre de la table. On y voit des cadavres de substantifs, des adjectifs éviscérés, des points d'interrogation tordus comme des hameçons rouillés. C'est le rebut qui prend le pouvoir. C'est la sédimentation de l'obsession. Malo a tellement raturé qu'il a créé une nouvelle épaisseur de réalité. Un relief de haine. Un braille pour les fous.

\*« Écris-moi encore »\*, semble dire la rature. \*« Détruis-moi mieux »\*, répond la phrase.

C'est une danse de Saint-Guy scripturale. La Troisième Voix prend le micro : c'est une fréquence radio captée par les plombages d'un suicidaire. Elle raconte ce qui se passe quand le sens s'effondre sous le poids de son propre dégoût. Elle raconte que la haine est la seule preuve d'existence qui ne ment jamais. L'amour peut se simuler, la politesse est une ponctuation de façade, mais le trait de plume qui cherche à crever le papier pour effacer l'autre, ça, c'est la vérité nue. C'est l'aveu ultime de l'irremplaçable. On ne biffe que ce qui nous hante. On ne rature que ce qui nous définit.

Éloïse et Malo sont maintenant entrelacés dans une spirale de signes cabalistiques. Son bleu de Prusse à elle s'est mélangé à son noir de fumée à lui. Cela donne une couleur qui n'a pas de nom, la couleur du sang des spectres.

Le récit autonome s'émancipe de toute main humaine. Les pages tournent seules, mues par un vent thermique généré par la friction des rancœurs. Il n'y a plus besoin d'auteur, plus besoin de lecteur, plus besoin de Dieu. La machine à biffer s'est emballée. Elle produit de la signification par soustraction. Plus on enlève de mots, plus le message est clair. Moins il reste de papier, plus l'espace est saturé. C'est le paradoxe du palimpseste hystérique : la destruction est une forme d'architecture.

Voyez les lambeaux qui s'assemblent. Ils forment un nouveau lexique où les voyelles ont été bannies parce qu'elles sont trop douces. Un langage de consonnes sèches, de claquements de dents, de bruits de papier que l'on déchire lentement, avec une précision chirurgicale.

\*« Je biffe donc tu es. »\*

La phrase s'imprime d'elle-même sur la nappe, sur les murs, sur la cornée de celui qui ose encore regarder. La haine a muté en une symbiose indestructible. Ils se sont mangés l'un l'autre à coups de plumes et de gommes, et ce qui reste est un monstre de papier, une créature de gribouillis qui respire par les déchirures. C'est une architecture de la cicatrice.

Le silence revient, mais c'est un silence chargé de dynamite. La Troisième Voix s'est tue parce qu'elle n'a plus besoin d'articuler. Elle est devenue la matière même du monde. Le vide entre les mots est plus dense que le plomb. La béance que Malo a ouverte avec sa chute n'est pas un trou noir, c'est un projecteur braqué sur l'invisible.

Éloïse tend un doigt spectral — une simple ligne de fuite — vers la dernière fibre de cellulose. Elle ne veut pas la réparer. Elle veut la signer. Elle veut apposer son paraphe sur l'agonie du support. Malo, réduit à une ombre graphique, attend l'impact pour raturer la signature avant même qu'elle ne soit finie. C'est leur éternité. C'est leur enfer de papier.

Le récit n'a plus de fin parce qu'il n'a plus de début. Il est une boucle de feedback sémantique. Chaque rature appelle une nouvelle phrase qui appelle une nouvelle mutilation. C'est l'homéopathie de la fureur. On soigne le mal par le mal, le mot par la biffure, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une vibration pure, un bourdonnement de ruche dans un crâne de cristal.

Les débris s'immobilisent. La poussière d'encre retombe comme une neige de deuil

sur les ruines de la syntaxe. Le papier a capitulé, oui, mais la haine, elle, a trouvé une nouvelle demeure dans l'espace entre les atomes. Elle flotte. Elle attend le prochain lecteur pour le coloniser, pour lui injecter ce besoin viscéral de biffer sa propre vie afin d'en extraire, enfin, une vérité qui ne soit pas un mensonge calligraphié.

La Troisième Voix lâche un dernier soupir de parchemin.

Elle ne demande pas pardon.

Elle ne réclame pas de salut.

Elle constate.

Tout ce qui est écrit est une insulte au silence.

Tout ce qui est biffé est une prière adressée au néant.

Éloïse et Malo sont désormais les gardiens de ce temple de décombres. Ils ne se parlent plus. Ils se rayent. Ils se gomment. Ils s'effacent avec une tendresse de tortionnaires, conscients que sans l'autre pour détruire sa page, il n'y aurait plus rien à écrire. Ils sont la preuve vivante, ou plutôt la preuve encrée, que la haine est la forme la plus pure de l'attention.

Le point final tente de s'incruster au bas de la page, mais une main invisible, faite de ratures agglutinées, le saisit et le transforme en une virgule qui s'étire, qui s'étire, qui s'étire jusqu'à devenir une ligne d'horizon noire, sans fin, sans issue, sans rémission.

La syntaxe est morte. Vive la syntaxe.

L'encre coule désormais vers le haut, défiant la gravité, défiant la logique, défiant le lecteur de comprendre quoi que ce soit à ce carnage de voyelles.

Il ne reste que l'odeur. L'odeur de l'encre qui sèche et de la haine qui fermente.

Scratch.

Scratch.

Le bruit ne vient plus du papier.

Il vient de l'intérieur de vos yeux.

# Chapitre 14

## L'Incalculable Biffure

La flaque n'est pas une flaque ; c'est une gueule ouverte qui refuse de mastiquer. Au centre de la table en bois de chêne, là où les mots d'Éloïse et les griffures de Malo s'entre-tuaient jadis, il n'y a plus que cet objet non identifié. Une tumeur d'encre. Un kyste de carbone. Un trou noir bidimensionnel qui semble avoir dévoré le dictionnaire, le bescherelle, et jusqu'à l'idée même de l'alphabet. C'est le point final qui a mangé la phrase, puis le paragraphe, puis le chapitre entier, pour se stabiliser en une masse dense, vibrante, d'un noir si absolu qu'il semble aspirer la lumière de la lampe de bureau comme un péché originel.

Éloïse regarde ses mains. Elles sont bleues, certes, mais d'un bleu mort. Ses doigts ne sont plus des outils de précision pour architecte de la grammaire ; ce sont des moignons inutiles devant l'indicible. Elle a voulu emprisonner Malo dans une structure de cristal sémantique, elle a voulu le figer dans une définition si parfaite qu'il en serait mort d'immobilité. Elle a échoué. Ou peut-être a-t-elle trop bien réussi. En cherchant la phrase absolue, elle a invité le silence absolu.

Malo, en face d'elle, est une rature humaine. Son visage est une esquisse bâclée, un gribouillis de fatigue. Sa plume Sergent-Major est posée à côté de la masse noire. Elle est tordue, la pointe fendue comme une langue de serpent. Il n'a plus rien à barrer. Plus rien à nier. Son œuvre de destruction est achevée, car il ne reste aucun support pour sa haine. On ne peut pas biffer le vide. On ne peut pas rayer l'absence.

— C'est fini, n'est-ce pas ? murmure une voix qui pourrait être celle d'Éloïse, ou peut-être celle de la table elle-même.

— Non, répond le silence de Malo. C'est seulement complet.

Le Cadavre du Texte.

Strangulation par accumulation de négations et de biffures.

Le texte a subi des traumatismes multiples. Les adjectifs ont été énucléés. Les verbes ont été amputés de leur action. On note une présence anormale de fiel dans les interstices des lettres. La victime ne présente aucune trace d'espoir. Le noir de fumée a remplacé le plasma.

Le silence dans la pièce est un bruit blanc qui hurle. Scritch. Non, ce n'est plus le papier. C'est le bruit de leurs neurones qui tentent désespérément de formuler une pensée sans mots. Essayez donc. Essayez de concevoir l'amour ou la haine sans le support d'une voyelle. C'est comme essayer de respirer dans un sac plastique rempli de goudron.

Éloïse avance un doigt vers la tache.

— Ne touche pas, prévient Malo d'un ton monocorde. C'est encore frais. Ça pourrait nous absorber.

La tache bouge. Elle ne coule pas vers les bords de la table, elle ondule vers le haut, créant des pics, des stalagmites de suie qui pointent vers le plafond comme des doigts accusateurs. C'est la sédimentation de leurs engueulades. C'est la cristallisation de chaque "je te hais" biffé qui signifiait "regarde-moi encore". C'est le monument funéraire de leur attention mutuelle.

[STAGE DIRECTION : Éloïse et Malo se regardent à travers le monolithe d'encre. Leurs visages sont déformés par la réfraction de la lumière sur la surface huileuse. Ils ne sont plus deux individus, ils sont les deux parenthèses d'une équation nulle.]

Éloïse se souvient de la première page. Elle avait écrit : "Le soleil se lève sur une

syntaxe d'espoir." Malo avait immédiatement tracé un X rageur sur "soleil" et remplacé "espoir" par "pourriture". Et ils avaient continué ainsi pendant des siècles, ou peut-être seulement quelques minutes dilatées par la fureur. Chaque rature était un baiser violent. Chaque correction était une emprise. Ils s'étaient aimés à coups de gommes et de lames de rasoir, pelant le langage jusqu'à l'os, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de peau, plus de muscle, plus de sens.

Maintenant, ils sont là, orphelins de leur guerre.

Le texte est mort.

Vive le texte.

La tache noire commence à émettre une odeur de vieux papier humide et de soufre. C'est l'odeur de la vérité. Une vérité qui n'a pas besoin de sujet, de verbe ou de complément. Une vérité brute, opaque, indigeste.

"Regarde," écrit Éloïse avec son ongle dans la poussière de la table, juste à côté de l'abîme.

Malo regarde.

Elle ne termine pas sa phrase. L'encre de la tache semble soudainement douée d'une volonté propre. Elle s'étire, telle une amibe de ténèbres, et vient lécher l'ongle d'Éloïse. Elle ne la brûle pas. Elle l'intègre.

C'est une communion de charbon.

Soudain, la structure même de la pièce commence à se "gonzo-iser". Les murs perdent leur aplomb. Le papier peint se décolle pour révéler des lignes de texte barrées, des manuscrits refusés, des lettres d'amour jamais envoyées qui tapissent l'univers. Nous ne sommes pas dans une chambre. Nous sommes dans le crâne d'un écrivain en pleine décomposition. Nous sommes dans la marge d'un livre que personne n'aura le courage de lire.

Malo pose sa main sur celle d'Éloïse, au milieu de l'encre.

Leurs doigts se perdent dans la masse visqueuse. Ils ne sentent plus la séparation entre leurs chairs. L'encre est le liant universel. La biffure est le seul trait d'union qui tienne la route dans ce bordel de réalité.

— Nous avons biffé le monde, murmure Malo.

— Non, rectifie Éloïse dans un dernier réflexe d'architecte. Nous avons enfin nettoyé la page.

Il n'y a plus de blanc. Le blanc, c'était le mensonge. Le blanc, c'était l'espace où l'on pouvait encore prétendre qu'il y avait une place pour la suite. Ici, il n'y a plus de suite. Il n'y a que le Maintenant-Noir.

L'incalculable biffure est une victoire totale. Ils ont réussi l'impossible : une œuvre sans contenu, une émotion sans vecteur, une haine si pure qu'elle en est devenue une forme de piété. Ils sont les prêtres d'une religion dont le seul dogme est le trait horizontal.

[INTERRUPTION MÉTA : Cher lecteur, vous cherchez une morale ? Un dénouement ? Une résolution freudienne où l'un tue l'autre pour enfin exister ? Vous vous êtes trompé de canal. Ici, on ne résout pas, on sature. On ne finit pas, on s'asphyxie. Regardez votre écran. Voyez-vous les taches ? Voyez-vous comment les pixels noirs semblent plus lourds que les autres ? C'est Malo qui gratte l'envers de votre rétine. C'est Éloïse qui tente de souligner votre malaise.]

La table de chêne craque. La masse d'encre est devenue si pesante qu'elle défie les lois de la physique. Elle pèse le poids de tous les mots non dits, de toutes les trahisons syntaxiques, de tous les "je t'aime" raturés par peur d'être vulnérable. C'est une encre de plomb.

Le silence est désormais total.

Pas même le bruit d'une respiration.

L'encre a grimpé le long de leurs bras, a envahi leurs cols, a scellé leurs lèvres. Ils sont devenus des statues de bitume, deux gargouilles de ponctuation figées dans une étreinte qui est à la fois un étranglement et un soutien.

Éloïse ne cherche plus la phrase parfaite.

Malo ne cherche plus le trait destructeur.

Ils sont la tache.

La tache est eux.

C'est l'apothéose du noir. Une éclipse de sens.

Au milieu de la pièce, il ne reste plus d'humains, plus d'architecte, plus de néantiste. Il ne reste qu'une densité, un point de singularité où la haine et l'amour, après s'être tant combattus, ont fini par fusionner en une matière neutre, silencieuse, indestructible.

Le dernier mot de l'univers n'est pas un mot.

C'est un gémissement biffé.

C'est un trait de plume qui s'enfonce si profondément dans le papier qu'il finit par traverser la table, le sol, la terre, et ressortir de l'autre côté, dans les étoiles, pour rayer le soleil.

Scratch.

Scratch.

Le noir déborde désormais du cadre. Il coule sur vos genoux. Il envahit votre chambre. Ne cherchez pas à comprendre. La compréhension est une forme de structure, et la structure est une insulte à la beauté de ce carnage. Acceptez simplement la tache. Devenez la rature. Biffez votre propre haine avant qu'elle ne vous biffe.

Éloïse ferme ses yeux d'encre.

Malo cesse de nier.

La page est enfin, absolument, merveilleusement, illisible.

Fin de transmission.

Le cadavre est chaud.

L'encre est éternelle.

.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Biffe Ma Haine"*

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)